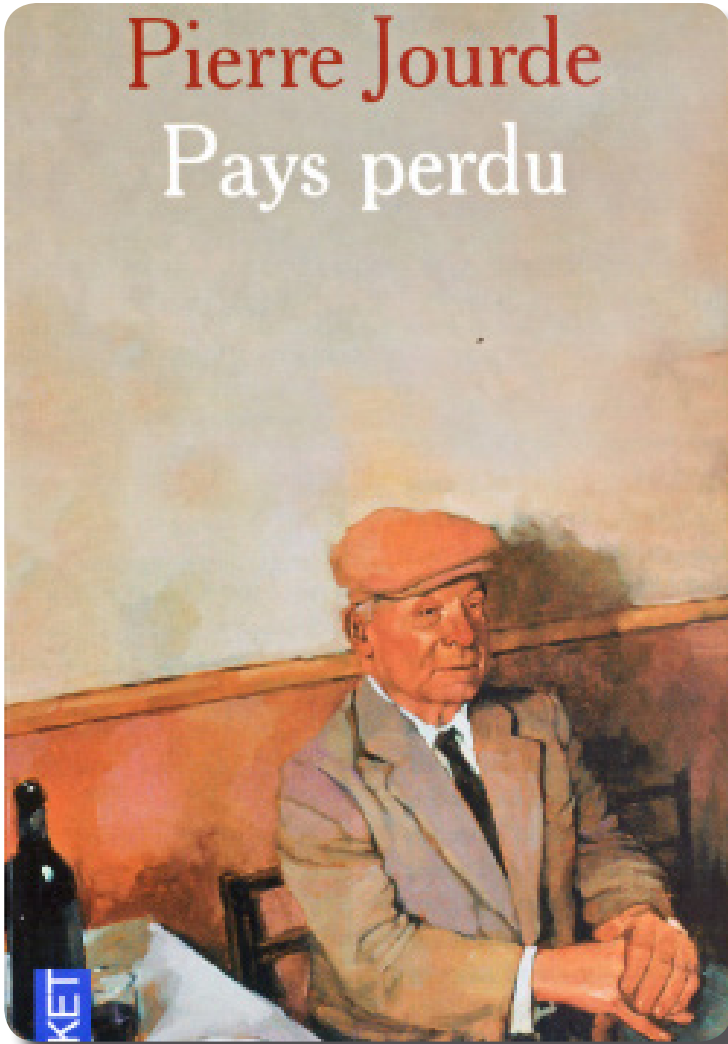


# Pierre Jourde - Pays perdu

## Présentation



Pays perdu n'était pas un récit prévu. Quand je me suis décidé à l'écrire, je travaillais sur Festins secrets. Mais, en 1998, la fille d'amis paysans est morte. Ses obsèques, dans la petite église du hameau, tandis que des centaines de personnes attendaient, sous la neige, ont été un moment poignant. J'ai fait partie de ceux qui portaient la bière. On l'a enterrée dans le petit cimetière. Je suis descendu dans le caveau, et j'ai placé la bière de l'enfant non loin de celle de son grand-père, que j'avais connu. Le caveau de sa famille est juste à côté du nôtre, où j'avais enterré mon père, dix ans auparavant.

La semaine de l'enterrement, nous avons été fouiller la maison d'un vieux cousin, dont mon frère venait d'hériter. Il avait vécu toute sa vie en sauvage, dans sa ferme entourée de bois, au bout du monde. Il dormait dans la paille de sa grange. En bons auvergnats, nous cherchions le bas de laine caché. A fouiller dans le monceau de ses hardes, de lointaines impressions d'enfance me sont revenues, des visites à de vieux parents silencieux, vivant comme au XIXe siècle, avec leurs chèvres et leurs vaches, dans leurs maisons noires remplies d'odeurs puissantes qui me plongeaient dans des jouissances étonnées.

L'enterrement de l'enfant m'a ramené à celui de mon père, et à l'histoire de celui-ci, qu'il ne s'était

résolu à me raconter que lorsque j'avais eu vingt-cinq ans. Comme moi, il avait toute sa vie été profondément attaché à ce village, aux gens d'ici. Comme moi, c'est là qu'il se sentait respirer et trouvait goût aux choses les plus simples.

Ce pays me touchait de trop près pour que je désire en parler, ayant peu d'attirance pour les révélations d'affaires intimes. En même temps, ces deuils rendaient plus sensible encore une vieille blessure, une angoisse : que ce lieu finisse par mourir, ou par perdre à la fois son âme, sa beauté et sa magie. Les grandes figures de paysans dont parlait mon père étaient mortes, ou mourraient. La joie des fenaisons en commun n'existait presque plus ; les troupeaux ne passeraient plus un jour entre les maisons. J'avais vu, depuis mon enfance, les barbelés fermer les prés et les grandes étendues sauvages de la montagne ; les bulldozers raser les vieux murs de pierre, ouvrir des pistes boueuses à la place des sentiers de pierre et de ronces enveloppés d'arbres ; l'engrais polluer l'eau splendide ; l'ensilage se répandre, avec ses bâches de plastique et ses pneus ; les épicéas millimétrés ronger les vieilles hêtraies ; la tôle ondulée remplacer progressivement la lauze ou le chaume, le parpaing fleurir, tandis que les belles maisons paysannes, à l'abandon, s'effondraient ; tout l'appareil de la laideur industrielle chasser la pure magnificence de ces lieux ; Bientôt l'église fermerait. J'ai

# Pierre jourde - Pays perdu

voulu recueillir dans un texte quelque chose de l'émotion qu'avait toujours produit en moi le simple fait de toucher cette terre, et de m'en souvenir, jusque dans mes rêves qui en étaient, et en sont encore, obsédés.

Je me suis contenté d'abord de publier le seul récit des obsèques, fin 2001, dans une revue disparue depuis, L'Atelier contemporain. Eric Naulleau, qui a lu ce texte après la publication de *La Littérature sans estomac*, m'a suggéré de l'étendre aux dimensions d'un livre. En dehors du simple déroulement des obsèques, le village n'offrait guère matière à récit, mais plutôt à une multitude de petites histoires, celles des gens, telles que l'on aime à se les raconter dans les campagnes. J'ai donc imaginé le dispositif narratif suivant : l'enterrement, suivi de la fouille dans la maison du cousin. Le plus précieux des biens, confié à la terre, trouvant une pauvre compensation dans l'or que l'on tente de reprendre à un mort. Entre ces deux moments funèbres, chaque famille venant voir la morte, et puis chaque ombre des morts, qui auraient dû venir aussi lui dire adieu, ouvre tour à tour le petit récit de ce qui m'avait frappé, enfant ou adulte, dans ces vies à la fois dures et belles, très loin des villes. Un seul lieu, une seule journée, comme dans les tragédies, mais dans ce lieu et ce moment, condensées, les vies qui se sont côtoyées ici.



J'ai voulu rester au plus près de la réalité, pour autant qu'il soit possible de la reconstituer. Il n'y a donc guère d'invention, dans ce texte. Je parle de choses que j'ai vues, que j'ai vécues, ou que des amis du hameau m'ont racontées. Les incertitudes du souvenir et les fantaisies qui peuvent venir épicer les histoires de village constituent ici les principales déformations possibles de la vérité. Les autres tiennent à la fois aux nécessités de l'équilibre narratif et au souci de la discrétion. Ainsi, je n'étais pas accompagné de mon frère durant ce séjour, mais par d'autres personnes de ma famille. Sa présence m'a paru plus logique pour l'épisode du cousin. Toutes les familles du village ne sont pas venues au moment que j'ai assigné à leurs visites, mais cette succession resserrée évitait la dispersion des épisodes. J'ai pris soin de modifier certaines relations de parenté, d'attribuer tel acte à telle personne plutôt qu'à telle autre, afin de brouiller les pistes, et bien entendu j'ai modifié les noms de lieux et de familles. Cela n'a pas suffi à éviter que les gens concernés ne se reconnaissent.

Il s'agit d'un livre de deuil, sur le deuil. J'avais commencé à parler de ce village et de cet enterrement dans un autre livre, paru deux ans auparavant, *Littérature et authenticité*. Le livre commençait par une méditation sur l'impossibilité d'être vraiment au deuil, comme on n'est jamais à la contemplation des paysages, ni même dans un rapport d'authenticité avec la terre originare. De sorte que ce récit, d'une certaine manière, est issu d'un essai. Deux ou trois pages sur le deuil, figurant dans l'essai, ont été reprises, quasiment à l'identique, dans *Pays perdu*. Il ne s'agissait donc pas d'illustrer une forme de réalisme du terroir, mais plutôt de restituer

# Pierre jourde - Pays perdu

ce sentiment double, tel que j'ai pu le vivre, durant mes séjours là-bas : A la fois sentiment d'une puissance d'impressions, de sensations que je ne trouvais pas ailleurs, et sentiment d'irréalité. Rien comme certaines lumières ouvrant miraculeusement la substance d'un coin de montagne, d'un bout de pré, jusqu'alors irrévélée, ne m'a donné avec cette force le sentiment de la beauté, comme une énigme et une souffrance, une présence à la fois immédiate, intime, et hors de notre portée.

Tout le récit se trouve ainsi déchiré par des instances contradictoires, comme moi-même, qui suis de ce village sans en être : réalité et irréalité, solitude des lieux et inexistence de l'intimité, obsession et impossibilité du secret, brutalité et délicatesse. En même temps, tout en l'écrivant, j'éprouvais un sentiment mêlé : tout cela m'était si proche qu'il me semblait enfile des banalités. Surtout, je craignais de m'adonner à ce qui me semble la faute littéraire par excellence, les illusions de l'authenticité. La mort, la campagne profonde, autant de choses qui paraissent receler en elles-mêmes leur vérité, qu'il n'y aurait plus qu'à transcrire. C'est à leur énigme qu'au contraire il fallait que je m'attache. De même, je courais le risque de verser dans la complaisance, en transformant ces gens en figures folkloriques à l'usage des lecteurs de la ville. Je mesurais la difficulté d'éviter ce travers, lorsqu'on prend la parole au nom et à la place de ceux qui ne l'ont pas. Faire le malin avec la vie des autres, se couvrir des dépouilles de leur force ou de leur chagrin pour en devenir plus intéressant et plus vrai d'apparence, tel est le travers courant de l'écrivain. Je ne sais pas dans quelle mesure j'ai pu l'éviter. En repensant à ces difficultés, une figure s'est spontanément imposée à moi, la figure même de la création littéraire dans les apories auxquelles elle doit se confronter : celle d'Orphée. Je vois bien ce que l'image peut avoir de trop pompeux. Qu'on veuille bien la comprendre comme l'incarnation mythique d'un conflit, non comme l'occasion de se hausser à des altitudes injustifiées.

Cette jeune fille descendue dans la terre, je m'assignais pour tâche de la remonter, par les mots, parmi les vivants, et avec elle tout ce qu'elle représentait, la beauté même du lieu, dans ce qu'elle a d'à la fois éclatant et funèbre. Ecrire ce livre, c'était violer le secret, pas seulement celui qui se tient dans l'ombre de chaque maison, mais le secret même qu'est le village. Fracturer les portes, profaner les tombes, dénuder l'intime. Je ne voulais pas révéler ce secret, et en même temps il me semblait que je ne pouvais pas ne pas le faire. Il me fallait remonter Eurydice à la lumière, mais sans me retourner, qu'elle demeure invisible, qu'elle revienne au jour avec toute sa part d'obscurité. Il me fallait écrire un livre qui dise sans dire, qui révèle les choses tout en préservant l'intégrité de leur mystère. Il n'est pas du tout certain que j'aie réussi à accomplir cette tâche difficile. L'âpreté du livre résulte en partie des tensions qui le travaillent.

Cette brutalité, je m'en rends compte, emprunte sans doute quelque chose à la mienne, qui elle-même vient certainement de ce lieu. Mais c'est une brutalité d'amoureux. Il m'a souvent semblé que la noirceur que l'on croit y voir provient d'une pusillanimité bien contemporaine, où il faut être prudent dans ses mots, y compris en littérature. A relire le livre, je m'aperçois, contrairement à la manière dont on a pu en parler, que les mots y abondent qui touchent à la beauté, à la bonté, voire à la grandeur. Surtout, il y a eu malentendu dans une certaine réception du livre. Dans la dureté des vies et des comportements, telles que je les montrais, j'entendais illustrer aussi de grandes mœurs, une manière de répondre aux heurts de la vie caractéristique d'une paysannerie, d'un peuple qui n'existe plus que dans les fabliaux du moyen âge ou les mémoires de la Renaissance, avec son mélange de noblesse et de mesquinerie, de dureté et de prudence. C'est ainsi qu'elle est, et je ne l'aimerais pas autrement. D'ailleurs j'ai tellement été baigné dans l'atmosphère que je décris qu'il me semblait, je l'ai dit, en écrivant ces pages, tisser de fades banalités.

Cette coexistence, dans les personnages du livre, de la grandeur et de la petitesse n'a pas toujours été vue. Je les décris comme je les sens, comme je les aime, c'est-à-dire à la fois héroïques et terre à terre. Comme il me semble que sont tous les humains, à ceci près que cette tension, chez les paysans de Pays perdu,

# *Pierre jourde - Pays perdu*

est plus vive. Loin du naturalisme, les personnages de Pays perdu appartiennent aussi au conte et à la mythologie, tiennent de Zeus et d'Héphaïstos, et comme eux s'animalisent parfois, ce qui a engendré d'autres malentendus. Ce n'est pas parce qu'on est près de la terre, enraciné dans le terroir, qu'on est plus près d'une supposée vérité des choses. En aucun lieu peut-être qu'un hameau perdu dans la montagne on ne vit plus de fictions, d'histoires, d'imagination. La vie paysanne est une vie imaginaire. C'est aussi ce que j'ai voulu montrer.

On se tromperait aussi à prendre l'omniprésence de la matière tellurique ou organique comme une volonté de rabaissement et la marque d'un mépris. L'attirance, la jouissance qui me retenaient enfant, et même adulte, devant la terre mêlée d'excrément, les odeurs puissantes, cette espèce d'étalement familier de l'intériorité corporelle tenaient de la rêverie fascinée devant une sorte de substance à la fois originelle et mortuaire. Il n'y entre ni jugement de valeur ni dégoût, pas plus que devant les pierres, les lauzes ou les arbres. Si les déjections et la crasse tiennent une grande place dans Pays perdu, cela ne veut pas dire que toutes les maisons en sont marquées. La plupart du temps, c'est l'inverse. La fermière brique d'autant plus son intérieur que le travail est salissant. Mais il y a aussi des maisons envahies par une saleté qui touche au grandiose, et c'est cela, bien sûr, qui attirait mon regard. La crasse, dans Pays perdu, n'est pas, ou pas seulement réaliste, elle est épique. Le paysan a forcément un point de vue différent : il ramasse son fumier tous les jours, il ne tient pas à y être ramené, il est normal qu'il se montre chatouilleux sur le sujet.

Le malentendu touche aussi deux ou trois histoires privées, rapidement évoquées dans le livre, notamment un adultère qui a dû avoir lieu il y a plus de quarante ans. Secret de polichinelle, que j'entendais évoquer par allusions accompagnées de force clins d'œil depuis mon adolescence. Mais il fallait maintenir cette fiction du secret. L'écrire, c'était rompre ce pacte tacite qui consiste à faire semblant de préserver une intimité que violent quotidiennement les racontars. Je ne pense pas qu'un écrivain ait tous les droits, surtout pas celui d'utiliser la vie privée des autres pour le simple plaisir de l'exhibition, telle que la machine médiatique en consomme industriellement. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agissait. Vivre une relation adultérine n'a pas le même poids dans une ville et dans une communauté paysanne isolée de vingt personnes. C'est précisément la difficulté de l'intimité que je voulais illustrer par cette histoire, l'omniprésence des regards et de la parole des autres. Autre chose encore, puisque les enfants des deux familles concernées, en dépit de la brouille engendrée par l'adultère de leurs parents, tombent amoureux. C'est Roméo et Juliette, transposé dans la campagne française aujourd'hui, et il s'agissait, avec d'autres récits tout aussi fabuleux (les obsèques improvisées du valet de ferme, les doigts gelés de l'ivrogne, la culture de Ménilmontant importée dans les forêts par une vieille dame solitaire, mon père que sa mère faisait passer pour son chauffeur) l'extraordinaire matrice de romanesque que constitue une communauté villageoise, au sein de la vie la plus répétitive, la plus « ordinaire » qui soit.

Le regard porté sur ce pays vient à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. L'auteur, quoique originaire du village, est aussi un homme de la ville, un universitaire et un écrivain qui sait manier les mots. Toute représentation littéraire de l'autre est déjà, en soi, une violence, une prise de possession. Cette violence est décuplée lorsque, comme c'est le cas dans Pays perdu, celui qui est représenté n'a pas une grande habitude de la chose littéraire, et peut se sentir, de surcroît, socialement dominé. Il n'y a guère de remède à cela. Même la familiarité que j'ai pu avoir avec la plupart des habitants de ce village, depuis ma petite enfance, n'a pas pu empêcher, avec la parution du livre, que ressorte de manière explosive la vieille méfiance du rural envers le citadin. Néanmoins, le livre n'est pas seulement celui d'un observateur extérieur, au regard ethnologique. Ma famille et moi-même y sommes des personnages, et nous n'y sommes pas mieux ni plus mal traités que les autres. J'y montre notre mesquinerie atavique lorsqu'il s'agit d'aller récupérer de l'argent le jour même des obsèques, je raconte l'origine adultérine de mon père. J'y tombe enfant dans la fosse à purin, et adulte dans la neige,

# *Pierre jourde - Pays perdu*

ivre-mort. Tout ce qui pouvait être ressenti comme blessant par les autres m'atteint aussi. Mais cela, bien sûr, ne sert à rien. Ce que l'on demande à un livre, et c'est naturel, c'est de s'y voir représenté de la manière la plus édulcorée qui soit.

Le livre m'a fait perdre le village, du moins le village rêvé comme refuge, abri calme et secret. C'est dans l'ordre des choses, sans doute. J'aurais voulu pouvoir garder les deux. Si j'avais à présent le choix, je ne sais pas ce que je déciderais.

On trouvera, dans les annexes, une relation aussi exacte que possible des faits qui ont suivi la parution de Pays perdu, et, avec son autorisation, des extraits de deux ouvrages encore inédits de Bernard Jannin. Cinéaste, puis romancier, il est aussi originaire de Lussaud. Ce hameau de vingt habitants compte ainsi deux écrivains, soit 10 % de sa population, ce qui en fait sans doute l'un des villages les plus littéraires du monde. Ces deux textes, selon moi admirablement écrits, parlent eux aussi de ce lieu envers lequel l'attachement de Bernard Jannin est peut-être, s'il est possible, plus fort encore que le mien. L'un des deux constitue même une sorte de curiosité littéraire : il raconte sensiblement les mêmes faits que Pays perdu, mais d'un point de vue différent.



# Pierre jourde - Pays perdu

## Extrait

Depuis que l'autoroute existe, la complexité du parcours n'a guère diminué. Au néophyte, on doit fournir des explications détaillées et des plans, car on va de ramification en ramification, avec cette circonstance aggravante qu'on emprunte toujours la branche secondaire, la moins évidente, la plus étroite, celle qui monte. L'autoroute quittée, il faut traverser un plateau, descendre en lacets dans une vallée étroite, serrée entre des falaises basaltiques. Là, on rejoint la nationale. On la quitte presque tout de suite, en franchissant un pont de pierre, pour prendre la direction d'une bourgade écartée de deux kilomètres de l'axe principal. Mais on ne va pas jusque là, on bifurque à nouveau très vite pour aller vers un autre village, plus petit. On longe une vallée de prairies et de vergers entre des montagnes couvertes de petits chênes presque estompés d'usage.

Jusqu'à une date très récente, rien n'y changeait, d'année en année. L'inanité des cantonniers était proverbiale. On dépassait aux mêmes endroits les mêmes chantiers déserts, les travailleurs tentant encore d'apaiser leur soif inapaisable. Un trou dans la chaussée, soigneusement entouré de banderoles, devenait un accident naturel, une part inaltérable du paysage. Depuis peu, comme partout ailleurs, une rage de travaux a saisi les maires, les routes ne cessent de s'élargir, on en ouvre de nouvelles, on bitume les pistes. Les bulldozers passent partout, transforment les chemins creux en fondrières, arrachent en quelques minutes les vieux murs patiemment édifiés. Pourtant, dans la vallée, un autre temps se conserve, comme une ombre dans les creux. Les ponts de pierre et les pommiers rabougris maintiennent le paysage dans une désuétude paresseuse. Eux-mêmes se retiennent, se tassent. La croissance figée dans leur masse noueuse s'est muée en retours tortueux sur soi.

On approche enfin de ce village où mène la route, et dont on aperçoit, tout près, la massive église. Mais on n'atteindra pas non plus cette destination. Juste avant, on abandonne encore la route principale pour emprunter une voie étroite qui grimpe dur. Au début des années soixante, mon père s'y aventurait avec une Ford Vedette, un énorme engin au poids exorbitant. La déclivité s'avérait plus forte que le moteur, et il fallait descendre, suivre à pied en attendant que la route apaise sa rage d'escalade.

Par d'étroits lacets, on traverse une forêt de pins et de vieux chênes mangés de lichen gris. L'ascension dure. En sortant de la forêt, on finit par rejoindre un hameau coincé entre une falaise et le vide, dominant un déploiement de gorges boisées. Une ou deux têtes à casquette se retournent au passage, suivent longuement des yeux le véhicule étranger, comme pour bien se convaincre de son existence.

A la sortie, il faut à nouveau quitter l'axe principal. La bifurcation arrive sans prévenir, sous la forme d'un virage étroit et pentu, qui renverse complètement la direction, comme si l'on changeait d'avis d'un coup. Il faut le négocier avec prudence, mais autrefois, lorsque la route était très étroite, ce retournement exigeait une réelle dextérité, d'autant plus qu'on passe entre la falaise et l'à-pic qui domine les toitures du village. Lorsqu'on arrive en fin de journée, à la belle saison, on est à peu près certain de tomber là sur un troupeau. Les bêtes entourent le véhicule, s'immobilisent, décident de rêver un moment. On cherche le propriétaire des yeux, mais la vue est bouchée par des mufles couverts de mouches. Enfin, on arrive à se faufiler entre les panses et l'abîme.

Encore un plateau, à l'extrémité duquel, un bref instant, avant de replonger droit dans une pente obscurcie par des sapins noirs, on peut apercevoir le but. Les montagnes occupent tout le champ visuel, désertes à l'exception du petit paquet d'habitations grises, là-bas. Cela semble encore très loin, même si cinq minutes

# *Pierre jourde - Pays perdu*

de voiture suffiront pour y parvenir. Les quelques maisons, toits et murs de basalte noir, se détachent à peine de la colline rocheuse à la pente méridionale de laquelle elles s'accrochent.

Si lourdes les montagnes et si perdues d'aspect, entrelaçant les friches et les bois, si petit, si indistinct le bout de village enfantin qu'on dirait une illusion. On est dans le loin. On aura beau avancer, se dit-on, on n'ira pas au-delà. Le village là-bas, quelque effort qu'on fasse, on se demande si on l'atteindra jamais. Quel chemin prendre, d'ailleurs, pour franchir tant de vide ? Par où passerait-il ? On n'aperçoit que des courbes où pénètre le ciel comme une mer, des reliefs qu'il a écrasés, et qui s'allongent, s'étalent, s'enfoncent dans des trous sans fond. La montagne ne s'élève pas, elle s'abaisse, se rétracte, et l'on sent la poussée, la présence invisible et tyrannique de l'espace. Si ces minuscules maisons semblent si reculées, c'est qu'elles constituent l'axe d'un paysage où tout ne cesse de régresser dans l'immobilité. Lorsqu'on y sera, on se demandera encore si on est bien dans ce qu'on a vu, si on n'a pas aperçu un mirage, un village fantôme ; mais la montagne passant la gueule entre tous les murs, ou l'horizon, plus grand qu'ailleurs, où se déversent et se vident les maisons, les chemins et les prés, rappelleront à chaque instant qu'on y est : loin.

Déjà le jour faiblit, de grands pans de terre baignent dans l'ombre. Deux ou trois points lumineux se sont allumés parmi les maisons, vacillants, si fragiles qu'ils se réduisent presque à des signes, réabsorbés de temps à autres par le noir, pour en ressortir tout de même. C'est à eux que doivent ressembler ces lueurs aperçues dans la forêt par les héros des contes, et qui les perdent. A les voir, on sent déjà le froid plus vif, le vent roulant deux feuilles dans les venelles noires, le passage d'un chien silencieux, le souffle d'une bête à corne invisible et puis, s'avançant au ras de végétations indistinctes, humide et chargés d'odeurs lourdes, le mufler de la nuit.

Lorsqu'elle était toute petite, l'été, Lucie s'approchait prudemment de notre maison. Elle nous regardait lire au soleil. Elle parlait peu, se contentait de nous fixer en souriant, debout dans la lumière. Minuscule et ronde, dans ses vêtements très simples, elle intimidait par sa beauté. Jamais depuis je ne l'ai vue sans ce sourire qui concentrait l'évidence rayonnante de sa personne, et au-delà, les animaux qui passaient lentement derrière elle, les cloches annonçant le retour des troupeaux pour la traite du soir, la montagne. Devenue presque une jeune fille, quand la maladie l'a eue dépouillée de ses cheveux, de la couleur radieuse de ses joues, le sourire demeura. Le mal avait transformé l'enfant blonde et dorée en adolescente blême et chauve comme un mannequin. Il aurait pu tout lui prendre, le sourire serait resté. A s'être défait de ce qui paraissait le soutenir, il avait gagné en force, se dépensait avec la même générosité distraite et familière. Il se déployait pour lui-même, pareil à la fixité inaltérable d'un beau jour. A l'annonce de sa mort, j'ai revu tout cela. Toutes les apparitions de la Lucie enfant sur le chemin, tous les jours d'été où ses yeux se fixaient sur nous s'étaient fondus dans ma mémoire en une seule apparition miraculeuse, un unique jour d'été. Lucie nous avait dispensé en une fois toute l'enfance. Nous avons pris conscience, à ce moment de l'annonce de sa mort, dans la voiture, de la prégnance de cette image. Elle avait pesé sur la Lucie réelle, nous avait peut-être empêchés d'approcher d'elle comme il aurait fallu. On n'entre pas aisément dans l'intimité des apparitions passées.

Ce que nous ignorions, à la regarder dans ces jours de sa petite enfance, c'est que nos larmes un jour en viendraient. Elles commençaient là. Que les qualités de ce qu'on aime nourrissent en secret des chagrins, on l'ignore presque toujours. On ne veut pas le voir. On le pressent cependant, dans la crainte qui s'attache aux choses vraiment belles, on tourne autour, on se garde d'ouvrir la porte, sachant ce qui se tient derrière, avec sa face atroce. Vivre n'est possible que si la porte demeure fermée.

Durant ce moment, dans la voiture arrêtée à l'entrée du village, le visage et les mains de la grand-mère entrant dans le corps du véhicule où nous nous tenions immobiles, nous regardions notre

# Pierre jourde - Pays perdu

ignorance d'autrefois, nous nous regardions ne pas savoir, en ces temps heureux, que la force qui nous charmait alors en Lucie était la même qui nous tirait des larmes, aujourd'hui. D'elle, tout devenait d'un coup souvenir, au souvenir nous renverrait toujours désormais l'étonnement de la voir absente, mais tout ce qui dans la mémoire conservait son image vivante, aussi réelle et hors d'atteinte qu'un reflet se maintenant seul dans un miroir, se hérissait de pointes et de lames qui nous blessaient. Il nous fallait à chaque fois revenir vers elle en avançant dans cette forêt tranchante.

Lucie est morte à l'hôpital, en ville. L'ambulance a monté le corps aujourd'hui même, un peu avant notre arrivée. L'enterrement est fixé dès demain. On ne donne plus la messe dans l'église du village, sauf le jour de la sainte Madeleine, et à la Toussaint pour la bénédiction des tombes. Les mariages se célèbrent à l'église de la commune, devant la vierge noire. Restent les enterrements. Le dernier auquel j'ai assisté ici est celui de mon père. La veille, nous avons tous dîné ensemble, une dizaine de personnes autour de la grande table. Dîner étrangement gai. Nous avons beaucoup ri. Après la cérémonie, quatre hommes ont porté le cercueil. Le curé marchait devant. Ses gros godillots noirs écartaient d'une allure décidée les plis de sa soutane qui frôlaient dangereusement les bouses fraîches vautrées sur la route. Trois cents mètres sur le chemin qui monte raide, depuis l'église jusqu'au cimetière. J'ai pris l'habitude, depuis ce jour, d'aller toucher la tombe.

Les vieux basaltes, dont les pellicules de lichen orangé adoucissent le grain, finissent par ressembler à une peau. Je posais l'extrémité des doigts sur la pierre. A nouveau je le touchais. J'essuyais son front couvert de sueur, ses lunettes embuées, alors qu'allongé sur son lit d'hôpital il tentait de me parler sans qu'aucun mot puisse franchir sa bouche. A nouveau je posais les doigts et les lèvres sur son visage mort. Le courant m'atteignait de plein fouet. Je demeurais là, sous le choc, comme qui introduirait ses phalanges humides dans une prise électrique. Impossible de se détacher de cette pierre. D'année en année, l'intensité a baissé. A présent je ne viens plus toucher la tombe pour sentir sa peau, mais pour tenter de me remémorer une sensation morte. C'est à la sensation que je songe, et non à lui. Alors je me reproche ce geste vide. Je m'en veux de cette sentimentalité sans contenu, qui blasphème une piété disparue, réduite à des rites. Mais peut-on s'en vouloir d'accomplir les rites sans recevoir la visite du dieu ? Qu'il faille avoir honte de son absence signifierait que la douleur est honorable. La douleur n'a rien honorable. L'idée même est déplaisante, comme si l'on pouvait tirer quelque rétribution de cela. Ni la souffrance, ni l'absence de souffrance ne peuvent se vivre sans culpabilité. Il faudrait apprendre à ne plus s'en vouloir. Gustave, comme Félix, comme le Beli, n'a pas d'enfant. Un jour, lui aussi a dû enterrer la vieille femme pour qui il en avait été un, avant qu'elle ne confie au maître cette enfance vite effacée par l'alcool et le labeur. Il montrait déjà le même visage boursoufflé par le vin, ce jour où disparut la seule mémoire de l'improbable petit garçon à la peau fraîche, aux yeux grand ouverts. Il ne restera bientôt plus trace des valets. Leur force et leurs travaux énormes n'appartiennent plus à notre monde, leur tombe ne signifiera rien.

Plus que le visage de Gustave dans la foule qui reçoit la neige, il faudrait voir ses mains. Elles sont démesurées, dans l'épaisseur plus encore que dans la largeur. Comme chez tous les hommes ici, leur texture drue est entamée par de vieilles cicatrices, des profondeurs desquelles l'ombre de la terre et la poussière des granges ne sortiront plus. Aux doigts manquent les dernières phalanges. Ici et là, des espèces d'ongles rudimentaires ont repoussé.

Gustave prend des cuites mémorables. Au stade terminal, après qu'il s'est soulagé dans ses culottes, il s'effondre dans un coin. On le prend à deux, un aux pieds, un à la tête, on le ramène.

L'histoire de ses mains remonte à quelques hivers. Une année de gel et de neige. Gustave, ivre mort, titubant dans le village, a dérivé lentement en dehors du cercle de maisons où quelqu'un aurait pu



# Pierre jourde - Pays perdu

le ramasser. Il est allé s'effondrer dans les champs, au beau milieu d'une congère. Avant de perdre connaissance, il a tenté de se relever en se tenant aux barbelés. Ses mains sont restées crispées sur le fil de fer. Il est resté inconscient quelques heures, par plusieurs degrés au dessous de zéro, paquet de hardes durcies, supplicé poivrot accroché aux fourches patibulaires. Lorsqu'il s'est réveillé, la peau de ses doigts collait aux fils de métal gelés. Il les a détachés et il est allé se coucher, un peu avant l'aube. Ses doigts n'ont pas tardé à noircir. Un ami ivrogne, qui connaissait des recettes, leur a appliqué des cataplasmes de moutarde. Gustave a gémi sous la brûlure. Les phalanges sont tombées comme des fruits mûrs. L'une s'est détachée un jour alors qu'Alphonse se promenait dans le village. Il l'a ramassée et l'a remise dans la poche de sa veste, comme s'il s'agissait d'une pièce de monnaie. Avec les primes payées par les assurances que le maire lui a souscrites pour la circonstance, Gustave a pu s'acheter la petite maison qu'il n'avait jamais possédée. Il l'a payée de ses doigts.

Dans la foule sur laquelle la neige tombera deux heures durant se côtoient les visages connus, les visages inconnus, les visages évocateurs de souvenirs que l'on croyait perdus. Il n'étonnerait pas d'y reconnaître les morts, de même qu'il y a des années, dans le métro, j'ai cru apercevoir mon père sur le quai en face du mien. Je le vis d'abord sans étonnement, l'évidence de sa présence recouvrant un instant celle de sa mort, avant qu'une rame ne vînt masquer le quai pour me le restituer désert. Cette sensation de familiarité archaïque que j'éprouve devant certaines têtes, ce déjà-vu sans véritable reconnaissance, est-ce que cela ne provient pas de visages disparus, jamais vus peut-être, ou juste sur de vieilles photographies, dans le buffet, sur lesquelles posent des aïeules dont tout le monde a oublié le nom ? Leurs vêtements seraient juste un peu plus terreux, leurs faces un peu plus écrasées et leurs yeux plus troubles, comme ceux des bêtes crevées dans les fossés. On ne s'apercevrait pas que les morts, eux aussi, ont tenu à revenir de leur lointain exil pour se mêler incognito à la cérémonie.

S'y joindrait, plus timide, plus discrète, pour ne choquer personne, la longue colonne des suppliciés, ceux dont n'avons aperçu, émergeant du linceul, que le visage livide, soigneusement arrangé pour masquer les ecchymoses, les blessures, les crispations de la terreur et d'une souffrance qui n'entre pas dans l'imagination. La terre et les machines qui travaillent pour elle se montrent aussi inventives dans les supplices que les potentats antiques et les juges médiévaux. Derrière les arbres, au coin d'un pan de mur, certains tâcheraient de dissimuler leurs ventres ouverts par les cornes du taureau. Ceux que leur botteleuse a écorchés vifs traîneraient avec gêne, derrière leurs semelles, les plis encombrants de leur peau vide. Ceux que le tourniquet du tracteur a happés par la manche, tirés vers sa gueule comme un dieu inexorable, et déchiquetés tour après tour, tâcheraient maladroitement de rassembler leur morceaux dispersés. De même les écrasés, les ébouillantés, les énucléés, ceux qui se pendirent d'ennui, ceux qui se firent sauter la tête d'un coup de fusil après avoir moissonné leurs propres enfants dissimulés dans les blés, ceux que la tronçonneuse ou la scie électrique a mutilés et qui cherchèrent secours en traînant derrière eux la cuisse ou le bras à demi détaché du corps, laissant derrière eux un sillage de sang noir, paquet de rois et de valets sciés dont nous abattons, coupons et surcoupons chaque soir, à la belote, les effigies sereines, afin qu'ils ne soient pas tout à fait exclus du jeu, exilés de la douceur de vivre ici.

Gustave croit-il ce que le haut-parleur de fortune installé à l'extérieur de l'église nous restitue des paroles du prêtre ? Croit-il réellement que le Christ est mort pour lui, rien que pour lui, Gustave ? Après tout, le Christ aussi a eu mal aux mains. Quel Gustave éternel sera-t-il ? Retrouvera-t-il ses doigts, au Jour du jugement ? Jouera-t-il de la lyre en casquette et veste de toile ? Verra-t-on se reformer le mince jeune homme d'il y a quarante ans, vin et pastis miraculeusement effacés ? Existe-t-il une essence de Gustave sans alcool ? Croyons-nous, tous, qu'il nous attend, le Christ, qu'il nous accueillera avec une bouteille de guignolet kirsch, et qu'il y aura une bûche de fayard dans la

# Pierre Jourde - Pays perdu

cheminée ? Entrerons-nous dans l'amour divin avec nos auréoles sous les bras ? avec nos haleines et nos odeurs de pieds, nos corps peu glorieux, nos lâchetés ? Le Seigneur sait-il au moins jouer à la belote ? Fait-il l'impasse quand il a l'as ? N'est-il pas trop vertueux pour les plaisirs de la triche ?

L'éternité nous paraît bien étrangère, et bien abstraite. « Lucie est au ciel », répétons-nous aux enfants depuis deux jours. « Nous la reverrons », confirme le curé, comme tous les curés. Que reverrons-nous au juste ? On voudrait l'éternité avec le temps. Il nous faut ce qui passe et nous redoutons que cela passe. Le Seigneur comprendra-t-il ? Il n'est jamais là, celui qui comprendrait, il ne peut pas y être.

## *Pays perdu de B.Jannin*

En 2008, Bernard Jannin a publié, chez Champ Vallon, un premier roman remarqué, Une vraie boucherie. Il est devenu écrivain après une longue carrière de cinéaste, durant laquelle il a réalisé notamment des documentaires, dont plusieurs chapitres de l'émission Un siècle d'écrivains (Vialatte, Genevoix). Bernard Jannin est originaire du même hameau auvergnat que Pierre Jourde, et animé par la même passion exclusive que lui envers ce lieu. La petite maison de sa grand-mère est située à quelques dizaines de mètres de celle de Pierre Jourde. Bernard Jannin a consacré à ce village deux très beaux textes, Rocheplane après la pluie, et Le Saut du loup, qui n'ont malheureusement pas trouvé pour le moment d'éditeur. Rocheplane après la pluie se présente comme une série de courts textes décrivant des impressions et des épisodes marquants de l'enfance à Lussaud. Le Saut du loup a exactement le même sujet que Pays perdu. Il raconte un enterrement, celui de la fille de paysans, amis communs de Jannin et Jourde, et dont il a habité autrefois la maison qu'ils occupent aujourd'hui.

## *Rocheplane après la pluie \* A Scroze*

Il se peut que l'eau aussi ait soif, parfois.

Sous la voûte tapissée de lichens, où se réfléchissait en une friture dorée le soleil miroitant à la surface de l'onde lorsqu'on ouvrait la porte de la fontaine, la truite que le cantonnier avait lâchée là rassurait. Elle rassurait sur la potabilité de l'eau, sinon sur sa qualité gustative. Une belle truite, qui filait vers le fond pénombré du réservoir dès l'ouverture, et qu'on estimait au moins de la taille de nos avant-bras les fois où l'on parvenait à l'apercevoir. On aurait bien aimé la capturer, pour la beauté du coup, pour l'estimer, la caresser plutôt qu'autre chose. C'eût été pire qu'une faute, qu'un délit : un sacrilège que la sortir de son encavement sanitaire, de sa grotte féérique qu'on dévoilait chaque fois comme avec l'espérance d'y recevoir une sainte apparition.

À vrai dire, l'eau n'était pas mauvaise : la truite se portait bien. Entre le temps de s'habituer à la chute de lumière dans le bassin voûté et celui de remplir les seaux en se penchant au-delà du maigre garde-fou gauchi par le poids des corps, on s'attardait à la deviner. À s'interroger, presque à frissonner, devant le paradoxe qu'était sa vie recluse, solitaire et ténébreuse dans sa geôle fluide, pure et fraîche. Destin que n'égayait certainement pas la visite régulière des villageois, contraints de puiser l'eau à bras depuis la panne de la pompe dernier cri dominant à l'extérieur l'enfilade des bacs où s'abreuvait le bétail. Déformées par le fluide et le contre-jour, jurant couramment après leur corvée, les silhouettes crottées suspendues au dessus du beau poisson, au risque de chute, même de noyade, ne pouvaient être qu'un dérangement de sa prison lisse et transparente le reste du temps. Pas sûr, non plus, que les déchets, débris, fétus qui flottaient ou sombraient devant lui, lorsqu'on plongeait un seau, satisfassent son appétit de carnassier exigeant et sauvage. À peine cadencée par une dent de râteau à foin, la petite porte en planchettes arrondies du réservoir restait la plupart du temps entrouverte, et cela faisait jaser certains jours. Ni plus ni moins, pourtant, que la vache

# Pierre jourde - Pays perdu

aperçue penchée là pour boire directement, ou les fonds diversement maculés des récipients plongés, et leur intérieur rarement rincé qu'on remplissait. Devoir encore porter son eau à l'entrée des années soixante la rendait précieuse. Et, après tout, on était en pays de sources et de goitreux.

L'expression consacrée était : " Un voyage d'eau ". Si on l'entendait venir, on s'appliquait à se défiler devant la corvée immanente qu'elle signifiait pour les jeunes muscles inactifs passant à portée de voix. Hormis l'établissement buvette, tous les logis des fermes encore ouvertes étaient à distance de cet unique point d'eau au village. Et si le trajet ne montait pas au retour, alourdissant seulement la charge des deux grands seaux en métal qu'imposait de remplir au moins une fois la vie d'un seul jour, on répandait et s'éclaboussait quand il était en descente. Quelques sources suintaient bien dans quelques caves. Mais les analyser puis les canaliser jusqu'aux pierres d'évier, conçues ici sans rebord, était entrevu comme pas moins compliqué qu'un voyage vers la lune, voire aussi coûteux. Cependant, nombre de maisons possédaient une sorte de fontaine murale, en cuivre étamé ou fer émaillé, appelée ici la fon. Genre de lave main, pour ainsi dire de courtoisie, qu'on remplissait à l'occasion par le dessus à couvercle, et qui pouvait éventuellement servir à se rincer le bout du bout des doigts. Un robinet minuscule, façon gargouille pour les plus ouvragés, pleurait sur une espèce d'écuelle assortie à l'ensemble. Un torchon desséché d'ennui pendait sur le côté parfois. On en voyait même, plus rarement, nantis d'un morceau de savon fossilisé, sans doute pour parfaire, sinon achever, la nature morte. La plupart étaient installés dans [...une] pièce jouxtant la salle commune des rez-de-chaussée et où personne n'allait jamais. Mais ce qui paraissait le plus curieux à la candeur de notre âge était que ces fontaines, taillées pour les petits compagnons de Blanche Neige, fussent fixées si haut : comment faire pour s'y laver les nains ?

Presque tous transportaient leurs seaux à bras. Seules une maison ou deux possédaient un joug. Un joug à homme, porté sur les épaules et autour du cou tel un carcan aux extrémités duquel pendaient deux tiges de fer terminées en crochet, pour y fixer l'anse des seaux que le coolie stabilisait en empoignant ces hampes. Coolies auvergnats, encore capables d'assumer cette tâche quand la DS 19 sillonnait les nationales que Gagarine contemplait depuis l'espace. Leur première vague d'immigrés dans les grandes villes n'avait-elle pas fourni jadis des porteurs d'eau, avant même des porteurs de charbon puis des porteurs de métaux ? L'eau, le feu, la roche : normal, pour ces descendants des volcans.

Si la source fontaine était d'une qualité garantie par la vigueur de sa truite, l'eau ne manquait pas par ailleurs. Il y avait celle du lavoir, en contrebas du village, qui coulait lentement d'un mur au dessus du bac unique fait de grosses pierres levées depuis on ne savait quand et infestées de vipères ; on n'en buvait pas. Celle d'une croisée de chemins où était charriée fréquemment la cabane à dormir du berger. Ses bacs en bois fort défoncés accueillait les bêtes retournant des pâturages d'en haut ; on y buvait peu. Il y avait le ruisseau propre au village - il en portait le nom, ou même celui de Gazanne -, qui coulait au bas de la montagne faisant face à la pente où étaient assises les maisons. Certains étés parmi les plus chauds, c'était comme s'il suintait, avec l'air d'être infecté. Mais il ne tarissait pas. Il arrivait qu'on en bût, hors d'haleine d'avoir monté et descendu les deux côtes à longueur d'après-midi. Il arrivait qu'on découvrit, une heure plus tard en amont, une vache crevée étalée dans son lit, un lièvre myxomaté venu noyer sa fièvre. On était bien au pays des sources et des goitreux.

Coulait un autre ruisseau, au diable au fond d'un bois. Partagé qu'il était entre communes, on s'en sentait moins propriétaire, sauf de ses truites ondoyant comme des guidons - de sable fascé de gueule. Un gros ruisseau, qui faisait du bruit au loin, même en été. Escorté de moustiques, bordé d'embryons de gorges assoiffés, encombré de rochers, d'arbres foudroyés, jalonné de trous de mines, hanté par le souvenir

# Pierre jourde - Pays perdu

d'activités perdues et de pauvres gens. Et puis des sources, permanentes, intermittentes, éphémères, connues ou secrètes qu'on se mettait au défi de goûter. Quand celle du village était d'un bon cru, une autre était d'un grand cru, qui arrivait épisodiquement sur les tables pour allonger le sirop des petits ou couper le vin rouge des vieux, et l'inverse. Infuser la camomille, bouillir une décoction de feuilles de mûrier, macérer des pointes d'orties. Toutes sortes d'élixirs qui traitaient l'oeil, les entrailles, l'escargot, voire le nourrisson et le panaris du jour au lendemain. Mais le privilège de buvoter cette eau mieux que meilleure avait son prix : un kilomètre ! un petit, et presque à plat. Autrement dit, rien, ici. Mais ce rien, précisément, faisait qu'on la négligeait dans les maisons.

En plein milieu du chemin conduisant soit aux pays d'en haut soit à la montagne d'en face, où on menait les vaches à la mi-journée afin de s'en libérer le temps des foins et des moissons, l'eau de Scroze coulait allègrement par une prise en bois tartiné d'algues aux couleurs des saisons. Une artère de fer enterrée la descendait du coeur rocheux de la côte, au milieu de laquelle elle sortait, pour remplir sans faiblir jamais une file de trois bacs, et un autre traînant derrière tel un cercueil profané. Charroi qu'on lui avait attelé pour désaltérer les troupeaux, les vachers, les habitants allant venant entre le hameau suivant et ici. Le passant, comme l'estivant, pouvait volontiers se servir ; l'originaire avait l'été devant lui, quant à l'étranger : il n'en était plus venu depuis la Guerre de Cent Ans.

A l'aller ou au retour de la montagne familière, un troupeau sur deux négligeait la source et empruntait un chemin en dessous. Le ruisseau coulant au pied des deux pentes évitant les heurts entre cheptels, sinon l'attente, et l'attente encore que les bacs se remplissent. On buvait en compagnie de ceux qui s'y arrêtaient. On se rinçait, s'ébrouait, s'éclaboussait avec de grosses pierres. Troublait l'eau du bâton pour narguer la maison suivante, se précipitait mutuellement dans les bacs, surtout les jours de pluie ! L'endroit était une sorte de rendez-vous avec le pays. Selon comment on était, et où, il faisait point d'eau, point de vue, point de mire. Point de ralliement à une enjambée d'un pommier sauvage dont l'ombre aidait à reprendre souffle, les pommes à se bombarder, curer le ver-coquin, se déclencher trois jours de foire. On aimait passer là, simplement. Compléter la chopine à grenadine, entamer ou achever des quatre-heures, rejoindre les faneurs venus brouter la côte et les fonds, contempler la pente à vaches en feuilletant à rebours ses pages chacune d'un vert où on avait tracé l'après-midi des aventures et des rassemblements. Lorsque les sonnailles déjà loin vers le village ne nous rassuraient plus, c'était de Scroze, enfin, que nous nous échappions de sous la cape noire emportant notre montagne au soir. Dès que nous n'entendions plus son eau cliqueter derrière nous sur le chemin attristé par l'heure tardive, nous pressions le pas.

On s'y arrêtaient, on en buvait, mais on n'emportait pas l'eau de Scroze, du moins pas matériellement ; dès la première gorgée : on l'emportait pour toujours avec soi. Ou à peine un récipient dont s'encombraient une fille d'ici plus courageuse, une gourde de jeune Auvergnat de ville en vacances. Cependant, les adultes parmi ces parisiens-là goûtaient sa transparence, sa saveur et sa pureté. Entretenant même, non pas " un voyage d'eau " mais de petites promenades d'eau à deux ou trois, histoire de causer, de cueillir quelques mûres aux ronciers qui perruquaient la muraille accompagnant le chemin, de revoir un peu le pays si proche dont ils s'étaient éloignés ; qu'ils ne pénétraient plus qu'en lisière puisqu'ils n'avaient plus notre âge. Ces sorties, qu'on regardait ici comme mondaines, faisaient de l'eau de Scroze une eau distinguée, presque snob. Chaque semblant de coterie s'équipait de bouteille, boîte à lait, fiole - jamais de seau, trop ouvert, trop lourd, trop vulgaire -, qu'on prononçait : canqui, canquette, boutille, pôt, évidemment beaucoup moins snobs. Un panier ou un cabas porté à deux servait au retour stable et groupé de l'onde précieuse et célébrée. Une fois reposée, elle était dégustée, commentée, comparée, même offerte, par ce petit monde vaguement notable qui, ailleurs, achetait encore ses eaux en bouteille chez le potard. Mystérieusement constante et incorruptible, elle avait

# Pierre jourde - Pays perdu

acquis en toute liberté le statut de statue : minérale.

Elle coule toujours, fidèle au pays, semblable à elle-même, contrairement aux jours écoulés depuis que des robinets distribuent les évier en faïence émaillée, que les prés alentours sont abandonnés, que le chemin menant au hameau suivant n'a plus de sens, que les troupeaux négligent la montagne en face ; que la truite dans la fontaine du village s'est diluée. Des lèvres qui s'y trempaient comme dans un baiser, des visages connus ou reconnus qui s'y reflétaient, des mains et des mufles qui la mouvementaient, désormais l'eau de Scroze elle aussi a soif !

## **Le saut du loup 4**

Il se peut que l'eau aussi ait soif, parfois.

Sous la voûte tapissée de lichens, où se réfléchissait en une friture dorée le soleil miroitant à la surface de l'onde lorsqu'on ouvrait la porte de la fontaine, la truite que le cantonnier avait lâchée là rassurait. Elle rassurait sur la potabilité de l'eau, sinon sur sa qualité gustative. Une belle truite, qui filait vers le fond pénombé du réservoir dès l'ouverture, et qu'on estimait au moins de la taille de nos avant-bras les fois où l'on parvenait à l'apercevoir. On aurait bien aimé la capturer, pour la beauté du coup, pour l'estimer, la caresser plutôt qu'autre chose. C'eût été pire qu'une faute, qu'un délit : un sacrilège que la sortir de son encavement sanitaire, de sa grotte féérique qu'on dévoilait chaque fois comme avec l'espérance d'y recevoir une sainte apparition.

À vrai dire, l'eau n'était pas mauvaise : la truite se portait bien. Entre le temps de s'habituer à la chute de lumière dans le bassin voûté et celui de remplir les seaux en se penchant au-delà du maigre garde-fou gauchi par le poids des corps, on s'attardait à la deviner. À s'interroger, presque à frissonner, devant le paradoxe qu'était sa vie recluse, solitaire et ténébreuse dans sa geôle fluide, pure et fraîche. Destin que n'égayait certainement pas la visite régulière des villageois, contraints de puiser l'eau à bras depuis la panne de la pompe dernier cri dominant à l'extérieur l'enfilade des bacs où s'abreuvait le bétail. Déformées par le fluide et le contre-jour, jurant couramment après leur corvée, les silhouettes crottées suspendues au dessus du beau poisson, au risque de chute, même de noyade, ne pouvaient être qu'un dérangement de sa prison lisse et transparente le reste du temps. Pas sûr, non plus, que les déchets, débris, fétus qui flottaient ou sombraient devant lui, lorsqu'on plongeait un seau, satisfassent son appétit de carnassier exigeant et sauvage. À peine cadencée par une dent de râteau à foin, la petite porte en planchettes arrondies du réservoir restait la plupart du temps entrouverte, et cela faisait jaser certains jours. Ni plus ni moins, pourtant, que la vache aperçue penchée là pour boire directement, ou les fonds diversement maculés des récipients plongés, et leur intérieur rarement rincé qu'on remplissait. Devoir encore porter son eau à l'entrée des années soixante la rendait précieuse. Et, après tout, on était en pays de sources et de goitreux.

L'expression consacrée était : " Un voyage d'eau ". Si on l'entendait venir, on s'appliquait à se défilier devant la corvée immanente qu'elle signifiait pour les jeunes muscles inactifs passant à portée de voix. Hormis l'établissement buvette, tous les logis des fermes encore ouvertes étaient à distance de cet unique point d'eau au village. Et si le trajet ne montait pas au retour, alourdissant seulement la charge des deux grands seaux en métal qu'imposait de remplir au moins une fois la vie d'un seul jour, on répandait et s'éclaboussait quand il était en descente. Quelques sources suintaient bien dans quelques caves. Mais les analyser puis les canaliser jusqu'aux pierres d'évier, conçues ici sans rebord, était entrevu comme pas moins compliqué qu'un voyage vers la lune, voire aussi coûteux. Cependant, nombre de maisons possédaient une sorte de fontaine

# Pierre jourde - Pays perdu

murale, en cuivre étamé ou fer émaillé, appelée ici la fon. Genre de lave main, pour ainsi dire de courtoisie, qu'on remplissait à l'occasion par le dessus à couvercle, et qui pouvait éventuellement servir à se rincer le bout du bout des doigts. Un robinet minuscule, façon gargouille pour les plus ouvragés, pleurait sur une espèce d'écuelle assortie à l'ensemble. Un torchon desséché d'ennui pendait sur le côté parfois. On en voyait même, plus rarement, nantis d'un morceau de savon fossilisé, sans doute pour parfaire, sinon achever, la nature morte. La plupart étaient installés dans [...une] pièce jouxtant la salle commune des rez-de-chaussée et où personne n'allait jamais. Mais ce qui paraissait le plus curieux à la candeur de notre âge était que ces fontaines, taillées pour les petits compagnons de Blanche Neige, fussent fixées si haut : comment faire pour s'y laver les nains ?

Presque tous transportaient leurs seaux à bras. Seules une maison ou deux possédaient un joug. Un joug à homme, porté sur les épaules et autour du cou tel un carcan aux extrémités duquel pendaient deux tiges de fer terminées en crochet, pour y fixer l'anse des seaux que le coolie stabilisait en empoignant ces hampes. Coolies auvergnats, encore capables d'assumer cette tâche quand la DS 19 sillonnait les nationales que Gagarine contemplait depuis l'espace. Leur première vague d'immigrés dans les grandes villes n'avait-elle pas fourni jadis des porteurs d'eau, avant même des porteurs de charbon puis des porteurs de métaux ? L'eau, le feu, la roche : normal, pour ces descendants des volcans.

Si la source fontaine était d'une qualité garantie par la vigueur de sa truite, l'eau ne manquait pas par ailleurs. Il y avait celle du lavoir, en contrebas du village, qui coulait lentement d'un mur au dessus du bac unique fait de grosses pierres levées depuis on ne savait quand et infestées de vipères ; on n'en buvait pas. Celle d'une croisée de chemins où était charriée fréquemment la cabane à dormir du berger. Ses bacs en bois fort défoncés accueillait les bêtes retournant des pâturages d'en haut ; on y buvait peu. Il y avait le ruisseau propre au village - il en portait le nom, ou même celui de Gazanne -, qui coulait au bas de la montagne faisant face à la pente où étaient assises les maisons. Certains étés parmi les plus chauds, c'était comme s'il suintait, avec l'air d'être infecté. Mais il ne tarissait pas. Il arrivait qu'on en bût, hors d'haleine d'avoir monté et descendu les deux côtes à longueur d'après-midi. Il arrivait qu'on découvrit, une heure plus tard en amont, une vache crevée étalée dans son lit, un lièvre myxomaté venu noyer sa fièvre. On était bien au pays des sources et des goitreux.

Coulait un autre ruisseau, au diable au fond d'un bois. Partagé qu'il était entre communes, on s'en sentait moins propriétaire, sauf de ses truites ondoyant comme des guidons - de sable fascé de gueule. Un gros ruisseau, qui faisait du bruit au loin, même en été. Escorté de moustiques, bordé d'embryons de gorges assoiffés, encombré de rochers, d'arbres foudroyés, jalonné de trous de mines, hanté par le souvenir d'activités perdues et de pauvres gens. Et puis des sources, permanentes, intermittentes, éphémères, connues ou secrètes qu'on se mettait au défi de goûter. Quand celle du village était d'un bon cru, une autre était d'un grand cru, qui arrivait épisodiquement sur les tables pour allonger le sirop des petits ou couper le vin rouge des vieux, et l'inverse. Infuser la camomille, bouillir une décoction de feuilles de mûrier, macérer des pointes d'orties. Toutes sortes d'élixirs qui traitaient l'oeil, les entrailles, l'escargot, voire le nourrisson et le panaris du jour au lendemain. Mais le privilège de buvoter cette eau mieux que meilleure avait son prix : un kilomètre ! un petit, et presque à plat. Autrement dit, rien, ici. Mais ce rien, précisément, faisait qu'on la négligeait dans les maisons.

En plein milieu du chemin conduisant soit aux pays d'en haut soit à la montagne d'en face, où on menait les vaches à la mi-journée afin de s'en libérer le temps des foins et des moissons, l'eau de Scroze coulait allègrement par une prise en bois tartiné d'algues aux couleurs des saisons. Une artère de fer enterrée la

# *Pierre jourde - Pays perdu*

descendait du coeur rocheux de la côte, au milieu de laquelle elle sortait, pour remplir sans faiblir jamais une file de trois bacs, et un autre traînant derrière tel un cercueil profané. Charroi qu'on lui avait attelé pour désaltérer les troupeaux, les vachers, les habitants allant venant entre le hameau suivant et ici. Le passant, comme l'estivant, pouvait volontiers se servir ; l'originaire avait l'été devant lui, quant à l'étranger : il n'en était plus venu depuis la Guerre de Cent Ans.

A l'aller ou au retour de la montagne familière, un troupeau sur deux négligeait la source et empruntait un chemin en dessous. Le ruisseau coulant au pied des deux pentes évitant les heurts entre cheptels, sinon l'attente, et l'attente encore que les bacs se remplissent. On buvait en compagnie de ceux qui s'y arrêtaient. On se rinçait, s'ébrouait, s'éclaboussait avec de grosses pierres. Troublait l'eau du bâton pour narguer la maison suivante, se précipitait mutuellement dans les bacs, surtout les jours de pluie ! L'endroit était une sorte de rendez-vous avec le pays. Selon comment on était, et où, il faisait point d'eau, point de vue, point de mire. Point de ralliement à une enjambée d'un pommier sauvage dont l'ombre aidait à reprendre souffle, les pommes à se bombarder, curer le ver-coquin, se déclencher trois jours de foire. On aimait passer là, simplement. Compléter la chopine à grenadine, entamer ou achever des quatre-heures, rejoindre les faneurs venus brouter la côte et les fonds, contempler la pente à vaches en feuilletant à rebours ses pages chacune d'un vert où on avait tracé l'après-midi des aventures et des rassemblements. Lorsque les sonnailles déjà loin vers le village ne nous rassuraient plus, c'était de Scroze, enfin, que nous nous échappions de sous la cape noire emportant notre montagne au soir. Dès que nous n'entendions plus son eau cliqueter derrière nous sur le chemin attristé par l'heure tardive, nous pressions le pas.

On s'y arrêtaient, on en buvait, mais on n'emportait pas l'eau de Scroze, du moins pas matériellement ; dès la première gorgée : on l'emportait pour toujours avec soi. Ou à peine un récipient dont s'encombraient une fille d'ici plus courageuse, une gourde de jeune Auvergnat de ville en vacances. Cependant, les adultes parmi ces parisiens-là goûtaient sa transparence, sa saveur et sa pureté. Entrepreneant même, non pas " un voyage d'eau " mais de petites promenades d'eau à deux ou trois, histoire de causer, de cueillir quelques mûres aux ronciers qui perruquaient la muraille accompagnant le chemin, de revoir un peu le pays si proche dont ils s'étaient éloignés ; qu'ils ne pénétraient plus qu'en lisière puisqu'ils n'avaient plus notre âge. Ces sorties, qu'on regardait ici comme mondaines, faisaient de l'eau de Scroze une eau distinguée, presque snob. Chaque semblant de coterie s'équipait de bouteille, boîte à lait, fiole - jamais de seau, trop ouvert, trop lourd, trop vulgaire -, qu'on prononçait : canqui, canquette, boutille, pôt, évidemment beaucoup moins snobs. Un panier ou un cabas porté à deux servait au retour stable et groupé de l'onde précieuse et célébrée. Une fois reposée, elle était dégustée, commentée, comparée, même offerte, par ce petit monde vaguement notable qui, ailleurs, achetait encore ses eaux en bouteille chez le potard. Mystérieusement constante et incorruptible, elle avait acquis en toute liberté le statut de statue : minérale.

Elle coule toujours, fidèle au pays, semblable à elle-même, contrairement aux jours écoulés depuis que des robinets distribuent les évier en faïence émaillée, que les prés alentours sont abandonnés, que le chemin menant au hameau suivant n'a plus de sens, que les troupeaux négligent la montagne en face ; que la truite dans la fontaine du village s'est diluée. Des lèvres qui s'y trempaient comme dans un baiser, des visages connus ou reconnus qui s'y reflétaient, des mains et des mufles qui la mouvementaient, désormais l'eau de Scroze elle aussi a soif !

*Revue de presse*

# *Pierre jourde - Pays perdu*

Roman autobiographique, où le moi parsème délicatement les pages sans les écraser, ni les gêner, il décrit le milieu des origines de l'auteur qui, par métamorphoses effleurées ou retours successifs et aériens vers le temps perdu, se découvre doucement comme un lieu originaire, le lieu d'avant la ville, celui de la montagne, de la campagne, de la boue initiale, des excréments, celui qui atteste de l'existence d'une certaine humanité, de sa mort aussi.

Car l'homme du Pays perdu meurt, il disparaît avec lenteur, fatalité, il semble s'enfouir dans la terre qui le faisait vivre, chaque jour davantage, il s'éteint et le village devient celui des âmes perdues : pour Dieu d'abord, pour ce qui reste ensuite, la civilisation, le progrès. Alors, davantage qu'une contrée introuvable, cachée, ce pays fourvoie l'écrivain en lui refusant toute consolation, tout réconfort, tout apaisement : loin sont l'Anjou de Du Bellay ou le Vendômois de Ronsard, et, entraîné, le lecteur de ce voyage considère, non plus un espace géographique mais contemple plusieurs paysages intérieurs qui se dévoilent et dessinent quelque chose comme une entité de la perte.

Le pays perdu porte un nom, il s'appelle Fauconde. Village perché au terme d'une route qui se dérobe sans arrêt, saupoudrée d'incessantes bifurcations où, tantôt l'on emprunte les voies du fier progrès -- réseau autoroutier, route nationale --, tantôt, l'on s'en détourne pour des chemins creux, des ponts de pierre, des forêts de pins, des hameaux suspendus, il nécessite, pour s'y rendre, de s'égarer. Une errance pour le seul néophyte. De faux fuyants en faux fuyants, le pays se dévoilera tout d'abord au loin comme une promesse : là-haut, une toiture de lauzes, un vieux mur se laisseront apercevoir pour, aussitôt, disparaître et surgir à nouveau où on ne les attendait pas tel des farfadets déroutants et farceurs, l'illusion guidant vers ce pays de nulle part, vers ce non-lieu, cette utopie suspendue hors de toute temporalité et qui laisse tout le temps aux civilisés de s'ébattre à ses pieds dans une indifférence quasi absolue.

Au bout du périple, la route se transforme en boue et, on entre dans le village par la fin : le cimetière : ici, les morts rappellent que le temps vit. Quelques mètres plus loin la grand-mère Elise, quatre vingt cinq ans, sinistre messenger augural, annonce la mort d'une enfant, la seule enfant du village peut-être... Une mort proclamée comme un coup de théâtre qui va déclencher le compte à rebours d'une temporalité tragique, vingt quatre heures avant l'enterrement. Cette nouvelle laisse aussi entrevoir la menace qui pèse sur le village : sa fin, son extinction définitive alors, le voyage qui a débuté dans le paysage va se prolonger dans le temps, avec la veillée funèbre au cours de laquelle les villageois viendront rendre hommage à la morte. Ils apparaîtront un par un sur le devant de la scène, la maison des parents de l'enfant, accompagnés, dans leur recueillement de la voix du narrateur-coryphée chantant l'histoire de leur vie, de leur passé : la douleur des hivers, l'alcool qui sculpte les corps, façonne les esprits, les êtres amputés, la saleté, la nuit et les animaux, le romanescque des amours impossibles, la poésie et les femmes, les vieux et la généalogie des familles, l'impassibilité, toujours, quoi qu'il arrive, dans la mort, dans la vie.

L'alcool frappe d'abord, il est un diable créateur, il déforme les visages, modifie leur couleur, change les voix et les attitudes. Lors de la veillée funèbre, il y a bien Besson, rouge, les yeux injectés de sang, qui se rappelle, après sa visite à la morte et plusieurs apéritifs, sa défunte femme et qui pleure, inconsolable, sur son veuvage. Le père de l'enfant lui posera une main apaisante sur l'épaule alors il partira, consolé. Mais la boisson ne bouleverse pas que de l'intérieur, elle a des séides extérieurs : la glace et le froid. Voyez les mains de Gustave, aujourd'hui amputées. Gustave a débuté une nuit de sommeil dans une congère, trop saoul pour trouver son lit. Sans doute, un besoin pressant de dormir. Au réveil les phalanges sont tombées, il les a ramassées, les a mises dans sa poche, a continué son chemin.



# *Pierre jourde - Pays perdu*

Vins et apéritifs en tous genres n'ont pas, seuls, le privilège de mutiler, les machines font aussi cela très bien, de même que les taureaux qui encornent, les vaches qui ruent et les arbres qui tombent. On n'accuse personne, il y a là une fatalité que l'on n'interroge pas, que l'on ne chicane pas, le temps des Prométhées est inconnu, s'il ne l'était pas il serait superflu : dans une grande et douloureuse sagesse, on accepte la vie. Autre témoin du sort acquiescé : la saleté des fermes, la bouse des vaches, le désordre qu'on laisse s'amonceler jusqu'au sublime, un désordre organisateur, prestidigitateur, qui joue des tours, fait disparaître les corps. Ainsi, le père de Lucie, l'enfant morte, venu visiter un voisin précédemment décédé n'a pu faire son devoir en toute sérénité car il n'a pas trouvé le cadavre englouti sous un amas de chiffon, au fond d'une alcôve : la mort lui a fait une farce, le tragique est parfois grotesque. Et, il sait également inspirer de la crainte. Dans la nuit, les clameurs indistinctes du souffle et des mugissements des bêtes menées au pré par une langue noire, entre patois et français, inquiétante dans les ténèbres, font croire à quelque rituel sabbatique et mystérieux. En été, elles éveillent, empêchent de s'assoupir de nouveau. L'hiver l'épais silence fond les hommes dans l'oubli.

Le tragique, c'est enfin l'ultime repli dans cet isolement. Fauconde, la retraite haut perchée, se replie encore à l'intérieur d'elle-même : les familles se regroupent en clans infranchissables qui dicteront des interdits broyés, comme dans une tragédie cornélienne ou shakespearienne, par le brise glace amoureux et les enfants de l'amour impossible feront à leur tour des enfants qui se mélangeront. Un vrai roman qui n'échappe pas à celles qui savent, qui sont la mémoire du pays, qui gardent en souvenir la généalogie des habitants. Il n'est rien besoin d'écrire dans les petits pays, «on» sait quel mariage il faut éviter.

Ainsi, Le Pays perdu est un long chant élégiaque, un chant de deuil et de regret. Un poème pour les êtres proches qui disparaissent, un poème célébrant, aussi, la perte d'une humanité qui s'éteint, lovée dans un repli montagneux français, une bastide qui ne s'embarrasse pas des règles du moderne veau d'or où l'orgie de l'avoir domine. L'entité du pays perdu c'est l'écart, la marge d'avec cette gloutonnerie effrénée. On y trouve une simplicité, une humilité qui se perdent... un trésor qui s'enfouit aux notes de ce requiem merveilleux. Reste le monde, dans sa solitude autrement tragique, dépossédé de ces contrées, qui témoigne de la séparation définitive entre l'homme et ses origines.

*Pascal Hermann*  
*La république des lettres*

# Pierre Jourde - Pays perdu

## *Pays perdu, pari gagné*

Dans son bel essai *La Province en héritage*, Sylviane Coyaut-Dublanchet a dressé la cartographie d'un territoire minutieusement arpenté par une série d'écrivains (Pierre Michon, Richard Millet, Pierre Bergougnieux). C'est aussi la province qui occupe l'écrivain Pierre Jourde et l'on pourrait aisément l'adjoindre au corpus désigné par Sylviane Coyaut-Dublanchet. Les références géographiques sont étonnamment proches, les fraternités générationnelles presque là et la rêverie sur la terre d'origine commune à tous ces auteurs.

De l'héritage, il est question dans *Pays perdu*, dès les premières pages : il s'agit de s'acheminer vers la maison d'un cousin (qui appartient maintenant au frère du narrateur) pour y chercher le magot, le trésor, « cet objet mythique » qui se présente « sous une forme peu variable : bijoux de famille, napoléons économisés par plusieurs générations, billets parfois périmés ou mangés par la vermine » (page 20). Le roman se boucle sur cette même image : dans la nuit, des plongeurs nagent dans des « choses défuntes », se démènent dans « les eaux écrasantes de ces profondeurs », acharnés « à trouver un trésor dans l'épave bouleversée » (page 166-167). Entre ces deux moments forts, il y aura eu l'évocation de la province, qui peut faire figure, elle aussi d'héritage, de « petit soleil enfoui » (page 167) rayonnant dans la nuit.

Car c'est bien dans un décor d'ombres et de lumières que s'offre la province, comme l'équivalent d'un clair-obscur en peinture. Ombres : le pays est perdu. Il ne *se dévoile, après un long voyage, que dans le crépuscule*. Le narrateur médite sur l'expression « pays perdu » qui titre le roman et, en dépliant le sens du « lieu commun », le fait percevoir pour ce qu'il est : une formule qui n'est pas figée, qui fait entendre ce qui dans ce vieux pays volcanique survit au cœur de l'abandon :

*On n'y arrive qu'en s'égarant. Rien à y faire, rien à y voir. Perdu depuis le début peut-être, tellement perdu avant d'avoir été que cette perte n'est que la forme de son existence. Et moi, stupidement, depuis l'origine, je cherche à le garder. Je voudrais qu'il soit lui-même, immobilisé dans sa propre perfection, et qu'à chaque instant on puisse s'en emplir. (page 17)*

Dans ce pays perdu, toujours à conquérir, les maisons sont sombres, même si l'on y mange, boit et ri trop fort. Les murs sont en pierre de lave. Les toits sont en lauze. La noirceur s'étale sans complaisance. Elle ne fait jamais couleur locale. Pas de folklore chez Jourde. C'est le noir des puces, des mains d'un paysan, de la crasse, de la « suie et la sueur, le purin et la poussière » (page 50-51). Dans ce village au bout du monde, le noir, c'est aussi la couleur de la merde, « produite en quantités si impressionnantes qu'on ne sait plus quoi en faire » (page 137).

Mais ce vieux pays, fait de traditions agonisantes, sait aussi s'effacer dans la lumière. Lumière : celle de la neige qui faisait jadis la gloire des grands hivers, lorsque le village disparaissait dans l'éclat éblouissant des paillettes : « Et parfois, sous la couche régulière, par une déchirure, comme un rappel, le souvenir d'un monde ancien aboli, un aperçu sur des profondeurs noires et pleines de formes enchevêtrées » (page 97). C'est que l'ombre et la lumière s'entremêlent, se conjuguent dans une dynamique oxymorique. Le texte se nuance pour approcher de manière multi-sensorielle ce pays qui semble sortir, comme le « dernier royaume » quignardien, d'une nuit originelle. Ainsi de la saveur du lait tiède, qui a « un goût d'entrailles et de terre, une noirceur intime qui épaissit sa blancheur » (page 98). Ainsi du deuil, qui ne s'habille pas seulement en noir mais participe de cette « radiance ténébreuse » (page 98) et prend à l'occasion la figure du trésor lumineux, objet de désir et de fantasme, image motrice et mythique du roman.

Le roman s'ordonne en effet (comme chez Millet, Michon ou Bergougnieux) autour de la mort. « On éveille toujours des spectres froids quand on vient parler de la terre », écrit Bergougnieux dans *Ce Pas et le suivant*. Mais, contrairement à ces écrivains, (et il semble que la différence soit de taille), la mort dans le récit de Pierre Jourde n'a pas valeur de rédemption. Chez Jourde, la mort défait l'individuel, le singulier, sans pour autant permettre la refondation d'une communauté vivante. Le même se répète dans l'autre et se dissout dans l'indifférencié :

# Pierre Jourde - Pays perdu

*Comme dans tous les cimetières du coin, celui de Bessèges, celui de Fauconde, on retrouve le même petit nombre de patronymes, souvent répétés sur différentes tombes, parfois avec un identique prénom. On dirait que le pays ne cesse depuis des lustres d'inhumier et de réinhumer inlassablement les mêmes défunts. (page 120).*

La mort est aussi l'occasion d'expérimenter la difficulté, voire l'impossibilité, d'être authentique : « Même le désespoir n'a rien d'absolu, même lui jette hors de soi, exilé d'une authenticité que l'on pensait réfugiée dans ces confins » (page 36). C'est là le postulat implicite mais essentiel du roman : comment dire le pays perdu, comment accéder aux « confins », de manière authentique ? Comment désigner ces « confins », ces espaces éloignés, sans être dans le confinement, l'enfermement de la parole ? On sait que le concept d'authenticité importe pour Pierre Jourde. Cette authenticité, pour dire le pays tout autant que sa perte, il l'atteint, comme Richard Millet, par une exaltation du « sentiment de la langue ». Non pas que Jourde (pas plus que Millet) fasse entendre les paroles d'un patois perdu. Bien au contraire, c'est une écriture du Neutre servie par une énonciation impersonnelle, qui sert de soubassement au récit. Le Neutre, cher à Roland Barthes, est là pour épouser au plus près l'effacement du vieux pays granitique. C'est ainsi une esthétique du « fade » qui « déreprésente » le lieu pour mieux le faire advenir : « On dirait que la fadeur est le fantôme, ou l'ombre de l'intensité, ce en quoi elle trouve sa vérité. » (page 147)

Cet éloge de la fadeur, on l'a compris, n'est pas à entendre comme une nouvelle version de l'écriture blanche. Tout comme le clair-obscur qui nimbe le pays perdu, cette fadeur possède son envers bouffon. C'est dans ce grotesque parodique qu'advient aussi l'authentique. Il y a du spectaculaire, du monstrueux, à la fois rigolard et tragique, dans les portraits de paysans écrits par Pierre Jourde. Etrange épopée (c'est bien le mot qui convient) de ces hommes d'un pays perdu qui apparaissent comme des figures légendaires, mythologiques, tel ce personnage, muni d'une seule dent :

*C'était comme le reste incongru d'une époque archaïque, une trace d'ancêtres fabuleux nantis d'un seul œil, d'une oreille, d'un bras, sautillant sur leur jambe unique. (page 46)*

Ces personnages intenses et violents ne sont pas des monstres d'opérette pour servir la cause d'un roman qui fantasmerait ses origines terriennes et telluriques. Car c'est la vie qui a abîmé leurs corps. Le travail en premier lieu, perdu, comme le pays :

*Les machines modernes travaillent à ce retour vers les êtres antédiluviens, diminuant celui-ci de son œil, cet autre de sa main ou de son pied. Les timons écrasent les doigts, font éclater les os. Les tronçonneuses coupent les membres.*

Le réel surgit dans sa réalité abrupte qui sectionne : vie/mort, ici/là-bas, travail/alcool, clair/obscur, perte/trésor, fiction/réalité. Le banal devient singulier. Le roman d'adulte redevient un conte de l'enfance. Et dans la neige du récit, nous cherchons tous la rosebud, ce qui, tel un soleil noir, se trouve enfoui dans le « pays perdu », le temps perdu. Mais ce temps de l'irradiation souterraine n'est d'autre que le reflet assourdi de notre enfance.

**Christine Jérusalem - Europe**

# Pierre Jourde - Pays perdu

Ce n'est pas un roman d'aventures que nous propose Pierre Jourde, romancier, essayiste et universitaire. Pourtant... deux frères (dont le narrateur) montent au pays après la mort du cousin Joseph... qui a peut-être laissé en héritage... au frère du narrateur dont on ne saura rien... un trésor, caché dans sa vieille maison... qui ne sera visitée qu'aux toutes dernières pages du roman. Quant au résultat de la fouille, laissons au lecteur le soin de le découvrir.

Une autre mort attend à l'arrivée les deux voyageurs, celle de Lucie, la dernière toute jeune fille du village où ne semblent plus vivre et mourir que des vieillards. Nous sommes dans la montagne, en « pays perdu ». Sans coordonnées géographiques, sans nom qui le relie à l'extérieur de lui-même. La première station, où se fixe le premier souvenir, s'appelle La Charité. Sur quelle route ? venant d'où ? S'il est facile au lecteur de s'imaginer partant vers quelque village du Massif central, l'auteur prend soin de ne donner que les noms du dedans. Ceux des villages ou des hameaux : La Viallette, Bessèges Haut et Bessèges Bas, Vens, même si l'on distingue un instant le paysage « jusqu'aux plages bleues de l'horizon, Forez et Margeride » ; ou encore les noms des familles : les Vidalenc, les Maranne ; les prénoms enfin de ceux dont le roman racontera une part de vie. Ce n'est pas non plus un portrait nostalgique de la France profonde qui se dessine au fil des pages. Le regard porte loin. « Là-bas, c'est la steppe, l'herbe sans limite. Une petite Mongolie inhabitée. On peut marcher tout le jour, en plein ciel, sans voir personne, que les troupeaux de vaches rouges et les chevaux. » À regarder les visages, les frontières, déjà si peu marquées, s'effacent : la tante Léontine par exemple, « appartient, comme Joseph, comme l'arrière-grand-père, à l'une des deux peuplades, celle des Mongols : le visage large et rond, aux pommettes et aux arcades sourcilières marquées, les yeux bridés » ; son mari, mort depuis longtemps, malgré le costume : « veste de toile grise et casquette », large ceinture autour de la taille, appartient à « celle des Sarrasins, avec leurs yeux charbonneux et leur peau mate ». Quant au cimetière de Bessèges, avec sa « quincaillerie dévote et naïve », son « exposition permanente de dentelle et de macramé sépulcral », il fait « songer à ces églises de pueblos indiens où les statues bariolées de saints ressemblent à des effigies de dieux zapotèques. »

De l'ultime montée avant l'arrivée au village, la veille de l'enterrement de Lucie, aux heures qui suivent, avant le retour vers une ville qui n'est pas nommée, deux jours s'écoulent qui font se rencontrer les vivants et les morts. Il y a ceux qui viennent, ceux qui montent au village visiter la jeune morte, ses parents, et ceux qui ne viendront pas, trop vieux ou morts déjà. Le récit oscille entre le présent de l'histoire et l'enchaînement des souvenirs. Le temps s'étire, s'immobilise : portraits et anecdotes se logent dans les creux, s'accrochent à ceux qui sont là comme aux autres. « Le cousin Léon ne viendra pas » ; « Pujol ne viendra pas », « les Soubeyran ne viendront pas » : cela sonne comme des phrases d'appel, elles font se lever les morts qui viennent quand même habiter la page, peupler le récit des heures qui précèdent l'enterrement de Lucie.

Sur le fil du récit principal se greffent des vies, saisies par bribes, réduites parfois à une brève anecdote. Il y a par exemple l'histoire de Martine, à laquelle s'accrochent quelques souvenirs d'enfance, lorsque les deux frères venaient au village pour les vacances. Elle tient en peu de mots : « Est arrivé un grand gaillard peu causant, à cartouchiere et ceinturon. Même ici, ses manières paraissaient frustes, son langage difficile. Il l'a vite épousée et emmenée dans son fief. De ce jour – il y a bientôt trente ans – ce fut terminé. Martine n'est presque plus sortie de chez elle. » Et le lecteur n'apprendra rien d'autre. Elle s'efface pour laisser place à d'autres qui vivent, ont aussi vécu là. Dans l'attente, pendant la messe (le narrateur est resté dehors comme tant d'autres du village et des environs, que l'église ne peut contenir) se logent d'autres excroissances, des récits latéraux qui nous mènent de mort en mort en produisant sur le lecteur l'effet d'une photo bougée.

Parfois le subtil décalage établi entre les deux lignes narratives, entre l'évocation des anciens morts et le récit,

# Pierre Jourde - Pays perdu

toujours retardé, de l'enterrement de Lucie, s'efface et les images se chevauchent, en surimpression. On croit atteindre le cimetière de Bessèges, on atteint celui de Saint-Étienne, qui lui ressemble, et peut-être aussi encore un autre, celui de Fauconde. Vieux et pauvres lieux où tout s'efface. « De temps à autre doit bien arriver ici un défunt tout neuf, un débutant de la mort. Mais on n'en aperçoit guère d'indice. Aussitôt l'invisible vieillesse des lieux l'absorbe. » Ainsi en ira-t-il de Lucie. Paradoxalement, malgré les portraits ou les péripéties touchant les uns ou les autres, la vie individuelle s'estompe, « on dirait que le pays ne cesse depuis des lustres d'inhumer et de ré-inhumer inlassablement les mêmes défunts. » Comme le fait le texte lui-même.

Pierre Jourde a écrit quelque chose comme l'envers des Vies minuscules de Pierre Michon. Un chant funèbre et collectif. Adressé au pays tout entier. « Ce qu'on enterre dans ce roman, ce sont les derniers paysans » prévient la quatrième de couverture. Le narrateur, son frère, leur improbable histoire, s'effacent. On ne saura presque rien de leur vie. Quelques vagues souvenirs d'enfance, quelques traits du père, mort lui aussi. C'est avec ce dernier pourtant que s'ouvre et se ferme le roman. S'il s'arrêtait à La Charité chaque fois qu'il montait au village, c'est qu'y vivait sa nourrice comme le lecteur l'apprend dans les quelques pages où le narrateur retrace pour finir le peu qu'il sait de la vie de son père. Ces bribes là sont écrites comme les autres, comme s'il y avait de l'indécence à ouvrir un espace intime en « pays perdu ». Il est significatif qu'on ignore presque tout de la maison familiale. On n'en voit que l'étable. Le lecteur n'entre pas chez les deux frères. Mais la même pudeur se retrouve dans l'évocation des maisons des autres. On y pénètre volontiers. À commencer par la maison de Marie-Claude et François, les parents de Lucie qui tiennent table ouverte comme ils ont toujours fait. Puis le narrateur nous mène ailleurs, sans multiplier les descriptions en bonne en due forme. Sans doute n'y a-t-il pas vraiment d'intimité à préserver chez ces paysans toujours prompts à offrir à boire ou à manger. On ne voit rien, ou presque rien. D'abord parce qu'il fait noir, il fait trop froid l'hiver pour que les maisons soient percées d'ouvertures nombreuses. Ensuite parce qu'il y a « la suie et la sueur, le purin et la poussière comme une tunique protectrice. ». L'auteur semble prendre plaisir à nous entraîner toujours plus loin dans la fange et l'ordure. Dans leur célébration ahurissante.

Le regard ne se détourne jamais. Pas de maison sans son tas d'immondices. Le roman peut se lire comme une marche vers la pourriture. Elle atteint son sommet avec cette vieille qui dort sur un tas qui ne contient pas que de vieux linges et autres débris d'une vie. Les charognes s'y mêlent, brouillant la frontière censée séparer les morts des vivants. Au final, il y a le tas de Joseph qui ne lavait jamais rien, mais on ne privera pas le lecteur d'en faire lui-même la découverte. Pierre Jourde a moins le goût du sordide que de l'ordure. Et si l'on y découvre un trésor, il est sûr qu'il ne se composera pas de pacotilles brillantes.

Il ne faudrait pas croire qu'un quelconque naturalisme pousse l'auteur à décrire la saleté ou l'alcoolisme et ses ravages... Ni que l'Alcool, l'Hiver, la Merde et la Solitude soient ici des dieux grotesques et terrifiants. Il me semble qu'il s'agit plutôt de verser dans l'humour. Comme dans les pages consacrées à la dent unique qui orne la bouche de la plupart des villageois. Mode ? forme de dandysme ? expression d'une esthétique ? le narrateur formule ces drôles d'hypothèses avant de poursuivre : « On aurait pu voir aussi dans la persistance de la dent unique au fond d'un palais noir une métaphore des solitaires du pays au fond de leurs maisons. Ou encore, une image du sanglier, que l'on va chercher au plus impénétrable de la forêt. » Rites et légendes s'esquissent. « C'était comme le reste incongru d'une époque archaïque, une trace d'ancêtres fabuleux nantis d'un seul œil, d'une oreille, d'un bras, sautillant sur leur jambe unique. » Au reste incongru d'une époque archaïque répond le fragment saugrenu d'un texte qui tente de proposer une nouvelle manière de voir et de décrire le monde paysan.

# *Pierre jourde - Pays perdu*

Le saugrenu n'explique pas tout. Un dernier aspect frappe par son contraste avec la société dans laquelle nous vivons. C'est ici le monde du silence. Personne n'échange de paroles ; on mange, on boit, le premier janvier par exemple où il s'agit bel et bien de finir ivre mort ; on ne « dialogue » pas. Les phrases prononcées sont rares ; la première, « Lucie est morte ce matin », la seconde : « Tu veux monter la voir ? », n'appellent guère de réponse. Du moins orale, de la part des personnages ; l'écriture est une manière de répondre.

Rien ne se transmet dans l'univers des personnages ; tout se passe comme si rien ne s'y racontait, malgré la tante Léontine. « On n'échappe pas à son bavardage. Elle est la généalogiste et la chroniqueuse la plus efficace, la plus exhaustive du canton. » Elle sait tout, les liens entre les familles, les villages, entre les vivants et les morts. Mais l'auteur (à dessein mal caché derrière le narrateur) précise ce qu'il n'a pas voulu faire : recueillir cette parole ininterrompue comme le firent les « folkloristes du XIXe siècle qui parcouraient la province et recueillaient précieusement les histoires qu'une aïeule était la seule à connaître encore dans un village reculé. » A chacun son rôle. La tante, « il faut l'écouter et ne pas l'écouter, simplement entendre dans sa voix la modulation d'une intimité sans figure, le murmure du temps. » Le narrateur se tait, qui voulait l'interroger sur son père, cet homme à la parole entravée que le fils n'a pas su aider. Ce ne sont pas les mots de la tante que l'on entend, magnétophone branché et guillemets ouverts, parce qu'il n'y a pas de guillemets à ouvrir ; pas de paroles à recueillir, fût-ce celle du père. Perdu ? Le mot ne cesse d'être interrogé dans ce beau récit de fouilles d'une mémoire anonyme et collective, qui semble né d'une contrainte exigeante, le refus de parler de soi.

*Mireille Hilsum, Sitarmag  
maître de conférences à l'Université Jean Moulin (Lyon III),  
spécialiste d'Aragon, s'intéresse, entre autres choses, à la littérature suisse francophone ;  
elle étudie aujourd'hui la « relecture » de leurs oeuvres par les écrivains eux-mêmes.*

# Pierre Jourde - Pays perdu

## La Preuve par le style

Après quatre tentatives peu remarquées - à côté d'essais universitaires - [Pierre Jourde] récidive, à 48 ans, avec un roman au titre séduisant, Pays perdu [...]. A partir de là, tout est affaire de goût ou d'idée qu'on a de la littérature. Si l'on parvient à lire ces phrases - « On dirait (...) que le temps accumule lui-même de vieilles culottes froissées. Tout ce qu'on néglige mais dont on ne se séparerait jamais, tout ce dont la conscience se détourne mais qui poursuit cependant sa vie larvaire, linge sale et torchons déchirés, vieux outils, édifie lentement le monument nauséabond de l'abandon » -, si l'on trouve juste l'image d' « un moutard livide, fertile en obscénités », alors on peut aimer ce livre.

Contrairement à Jourde dans son essai-pamphlet, on ne prétend pas ici être une instance de légitimation absolue, mais seulement dire ce qu'on a lu et comment on l'a lu. Et préciser que les opinions sont multiples, qu'il se trouve des lecteurs et des critiques pour apprécier cette prose. Question d'oreille. Un adepte de Julien Gracq a même senti des « accents gracquiens », ce qu'on peut juger franchement injurieux à l'égard de cet auteur. Enfin, un jury où figurent des écrivains - on taira leur nom de peur de les faire passer pour sourds, ou pour convaincus que « la terre, elle, ne ment pas »... - vient d'attribuer à Pays perdu le deuxième prix GénérationS, créé par Françoise de Panafieu, maire du 17<sup>e</sup> arrondissement de Paris et député (UMP), qui « récompense un livre susceptible (...) de susciter le dialogue et l'échange entre les membres d'une famille »...

Une littérature pour thérapie familiale, en quelque sorte, écrite par un homme estimant que la création contemporaine est « sans estomac ». Qu'il se rassure, la sienne, elle, pèse sur l'estomac.

## Acrimed

En janvier 2002, l'écrivain et enseignant Pierre Jourde publiait La littérature sans estomac (ed. L'Esprit des Péninsules), dénonçant la médiocrité littéraire de l' « œuvre » d'un certain nombre d' « écrivains » à la mode (Angot, Darrieussecq, Beigbeder...), et, par contrecoup, l'incroyable complaisance d'une partie de la critique. Dans la ligne de mire, entre autres : Josyane Savigneau, rédactrice en chef du Monde des livres, et Philippe Sollers, qui y a colonnes ouvertes.

On ne s'en prend pas impunément aux chiens de garde de la critique littéraire : la polémique enfle, y compris sur le plan judiciaire. L'éditeur de Jourde, Pierre Naulleau, au cours d'un déjeuner avec Josyane Savigneau, Patrick Kéchichian et Jean-Luc Douin, s'entend asséner par la patronne du Monde des livres : « Dites bien à ce crétin des Alpes que si je le croise un jour, je lui mets d'emblée mon pied dans les couilles ». La suite des propos va crescendo. Dans un article du magazine Chonic'art intitulé « Le crétinisme alpin », Jourde répond notamment : « Il faut reconnaître à Josyane Savigneau une qualité rare : elle sait tirer le maximum des capacités intellectuelles dont elle dispose » ... Eric Naulleau fera la chronique de ces gracieusetés dans Petit déjeuner chez Tyrannie (ed. La Fosse aux ours, voir Lire, février 2003).

On en était là quand, fin 2003, Pierre Jourde publie un roman, Pays perdu (ed. L'Esprit des péninsules). Une occasion rêvée pour Josyane Savigneau de tenter de régler ses comptes avec l'auteur de La littérature sans estomac. Pour ne pas accorder à cet insolent une place excessive, elle déversera son fiel dans un modeste encadré intitulé « Aparté », lequel commence quand même à la Une du Monde des livres (12/12/03), mais sur une colonne d'une trentaine de lignes.

# Pierre Jourde - Pays perdu

« Après quatre tentatives peu remarquées (par qui ?) - à côté d'essais universitaires - il récidive, à 48 ans - (quel est l'âge de Josyane Savigneau ?), avec un roman au titre séduisant, *Pays perdu*. »

Dans le paragraphe suivant, Mme Savigneau exécute le style de Jourde à partir de deux extraits, l'un de deux phrases, l'autre de six mots, d'un livre de 168 pages.

Le reste est allusif, et donc réservé aux «happy few» :

« Contrairement à Jourde dans son essai-pamphlet, on ne prétend pas ici être une instance de légitimation absolue (une prétention plus aisée à exercer quand on dirige un supplément du Monde paraissant chaque semaine qu'en publiant un unique livre...), mais seulement dire ce qu'on a lu et comment on l'a lu (c'est précisément ce que Jourde a fait dans *La littérature sans estomac*).

Et préciser que les opinions sont multiples, qu'il se trouve des lecteurs et des critiques pour apprécier cette prose.

*Josyane Savigneau*  
*Le Monde*



# Pierre Jourde - Pays perdu

## *Pères et repères*

PARFOIS DANS LE MÉTRO, à la seconde où retentit le signal du départ, on fait des deux mains obstacle à la fermeture des portières. Parce que l'on a aperçu, accourant du fond d'un couloir à perdre haleine, des retardataires qui inspirent la sympathie. Comme ça : le coup de foudre existe aussi en amitié. Accueillons donc, dans la chronique, Pierre Jourde et Jean-Claude Grumberg pour leur proposer un siège. En leur honneur, rétablissons même la première classe, que la RATP a supprimée. Cela, avant que la rame chargée des livres d'une saison ne disparaisse sous le tunnel des fêtes avec les auteurs.

Est-ce accorder trop d'importance au fait que l'on doive une Géographie de Vialatte à M. Jourde, romancier, critique et provincial ? En tout cas, il semble bien que Vialatte un autre Auvergnat soit son maître à écrire, un excellent maître, dont le style, parfaitement assimilé par une oreille des plus sensibles, donne à l'élève son sens remarquable de l'équilibre dans la phrase, de la musique dans les mots, de l'humour dans l'observation. Un paragraphe lui suffit pour chacun de ses personnages croqués sur le vif, et leur procure la densité que l'on admire sous la plume de certains mémorialistes. Et chez Jouhandeau, grand collectionneur des originaux de chef de lieu de canton qu'il introduisait en majesté dans la littérature par la grande porte du style.

Et sans doute, puisque, selon toute apparence, la plupart d'entre eux vivent toujours, ceux-là se reconnaîtront-ils, bien qu'il y ait peu de chances que les nouveautés de la librairie parviennent dans ces villages en ruine où l'imprimé, en général, se réduit aux catalogues des centrales de vente par correspondance, remis par le facteur. Les lignes que l'on y déchiffre le plus souvent sont sur les visages qu'ils ravinent. Ou bien le long des membres, témoignant des blessures infligées par les machines agricoles.

C'est, en apparence, un récit autobiographique, mais la finesse psychologique qui s'y déploie est telle et si habile le suspense à propos d'un secret révélé à la fin seulement que le lecteur imagine une fiction. Que cherchait à dire à son fils, le père du narrateur, au moment où ils cueillaient ensemble des mûres ? Le fils se le demande, en ce jour de neige où il suit dans la montagne familière à son enfance un frère qui a hérité d'un cousin ermite une ferme à l'abandon.

En route et quelle route ! Une piste en Mongolie. Les voyageurs apprennent le décès d'une jeune malade, un peu cousine. Force est de rester jusqu'au surlendemain pour assister aux obsèques. Et celles-ci, pour le bonheur du portraitiste, provoquent le rassemblement des rescapés dans une région où souvent, sous le toit en lauzes, on ne soupçonnerait pas une présence. N'était l'antenne de la télévision que l'on a souvent installée de préférence à une douche.

Accouru du fond de la vallée, le sacerdoce l'exigeant, un curé rouspéteur et débordé, l'air de penser qu'il y a encore moins d'âmes que d'habitants dans la quantité de paroisses dont il a la charge, donne l'absoute au son d'un gramophone aussi éraillé que le Teppaz des surboums d'antan. Plus personne ne sait ni les répons ni les chants ; tout juste le début du Pater, et encore.

Et c'est un monde que le prêtre enterre du même coup de goupillon. Voici Besson, le marchand de bestiaux ; tante Léontine au « format de sumotori » ; Levert le restaurateur d'en bas, et Marie Croze, l'aubergiste là-haut, qui tous deux cuisinent mieux que Taillevent, et le font pour s'assurer de quelques visites.

Voici Ritou, l'unique électeur « rouge », qui représente le « saugrenu en politique », et Christine qui, en dépit

# *Pierre jourde - Pays perdu*

de l'extinction de l'espèce mâle et fertile aux alentours, consomme époux sur époux. D'où l'inoubliable scène où l'on voit l'un des recalés, dénué de vaillance au lit, « remonter la pente du village suivi de sa vache, celle qu'il avait amenée avec lui une dizaine de mois auparavant ».

Voici Soubeyran le borgne, dont l'oeil de cyclope enregistre l'essentiel et le superflu. Et Berthe l'octogénaire, qui, d'un passé de chiffonnière en banlieue, a gardé l'accent d'Arletty « passant un savon à Jouvét dans Hôtel du Nord. » Voici les dernières buvettes ; leur comptoir est ce radeau auquel s'agrippent du matin au soir les ultimes médusés du blanc-cassis.

Les paysans de M. Jourde semblent descendus de ces tableaux de Louis Le Nain, qui sont au Louvre, et qu'admirait tant Giacometti. Et la noirceur du trait serait quelquefois insupportable si une compassion sous-jacente ne la rachetait pas. Elle s'étend jusqu'aux animaux. A cette vieille chienne de chasse maltraitée pour son absence de flair, néanmoins obstinée dans l'amour des humains, en dépit de son état de squelette promis à « l'étreinte miséricordieuse des pneus d'un camion ». (On comprend que Nietzsche ait éclaté en sanglots dans la rue parce que l'on martyrisait un cheval).

Il y a aussi, pour contrebalancer le désespoir, le ravissement qui s'empare de l'écrivain devant des paysages où la désertion par l'homme favorise l'éclosion de beautés supplémentaires. La phrase en tire un surcroît de force, tout comme le portrait en filigrane du père parachève l'humanité d'un récit qui, de ce point de vue-là, n'a pas eu cette saison beaucoup d'équivalents, la confession de M. Dominique Jamet exceptée.

[...]

*Angelo Rinaldi*  
*Le figago Littéraire*

# *Pierre Jourde - Pays perdu*

## *Premier roman. Passage réussi à la pratique pour le critique Pierre Jourde.*

Pourquoi revient-on dans un pays que l'on a quitté depuis des dizaines d'années ? Un pays qui ne tient que par un effort douteux de mémoire, un pays d'autant plus perdu qu'on ne l'a jamais, réellement, possédé ? Pourquoi recherche-t-on un itinéraire oublié, un chemin qui ne mérite même plus ce nom, pour aboutir à « la poussière de quelques maisons noires qui sentent le lait et le feu, » Pour un mort, nous répond Pierre Jourde. C'est vrai : il n'y a qu'un mort qui puisse nous ramener ainsi sur nos propres traces, si l'esprit vacancier ou la volonté de partage amoureux ne l'ont pas déjà fait. Deux frères héritent d'un lointain cousin une vieille ferme dans ce pays perdu, de ce petit village au bout d'une route. C'est peut-être au fin fond des Cévennes, peu importe : on a tous un endroit comme ça quelque part dans notre mémoire. Pourquoi y retourner ? Pourquoi ne pas laisser un notaire se charger de tout ? Peut-être à cause de « l'attrait de l'hiver ». Peut-être parce que les vieux paysans ont toujours une lessiveuse pleine de pièces. Peut-être parce que, plus précieux que l'improbable magot, le souvenir les attend au bout de la route.

La route : c'est le personnage principal du début de Pays perdu. Belle idée, mais pas si facile à mettre en pratique. Julien Gracq l'avait fait dans un texte resté célèbre, fragment d'un roman qui ne fut jamais terminé. Ici, elle joue honnêtement son rôle : nous introduire au cours de la fiction, avec tous les lacets, bifurcations, impasses et leurres qu'il faut. La route, elle-même, a changé : élargie, bitumée, prolongée, elle ne se termine plus en cul-de-sac. Il reste que pour la prendre et arriver quelque part, il faut la négocier, virage après virage, qui jettent le voyageur dans des directions opposées, qui lui ouvrent des perspectives où le plus proche ne s'atteint qu'au prix du plus imprévu des détours. On est tenté d'y voir une approche métaphorique du roman lui-même. Le lecteur jugera. Quoi qu'il en soit, au « pays perdu », dit l'auteur, « on n'y arrive qu'en s'égarant. « On y arrive, quand même, pour trouver ce qui reste de voisinage, de coups à boire, de constat : l'un après l'autre, les voisins disparaissent. « Dans les environs, il ne reste presque plus personne ». Les vieux, on s'y attend. Et même les jeunes : Lucie, la petite fille dont la beauté et le rire illuminaient leur enfance, est morte, le jour même de leur arrivée, d'une leucémie qui la poursuivait depuis son adolescence. C'était bien avec elle qu'ils avaient rendez-vous : non la Faucheuse et son suaire, non le travail de déblayage de l'héritier mais l'irréversible, les larmes qui attendaient depuis toujours. « Que les qualités de ce qu'on aime nourrissent en secret des chagrins, on l'ignore presque toujours. On ne veut pas le voir. On le pressent cependant, dans la crainte qui s'attache aux choses vraiment belles, on tourne autour, on se garde d'ouvrir la porte, sachant ce qui se cache derrière, avec sa face atroce. Vivre n'est possible que si la porte demeure fermée. « Le livre se fait alors procession, celle de tous ces gens qui, un moment, à l'occasion de l'enterrement de Lucie, vont faire revivre un bout de la mémoire de ce pays, plus précieuse que les introuvables magots du cousin disparu. Pierre Jourde, critique aux flèches mordantes, même si parfois mal dirigées, était, il faut le dire, attendu au tournant. Ce « passage à la pratique » montre de beaux débuts de romancier.

*Alain Nicolas  
L'humanité*

# *Pierre Jourde - Pays perdu*

*En mémorialiste des oubliés, Pierre Jourde dresse le portrait d'un pays aride et tragique.*

À la suite du décès d'un cousin, le narrateur et son frère retournent dans le village enfoui au coeur de montagnes inhabitées, un cul de Judas, où s'est écrit le destin de leur père. La montée vers le hameau, dans la succession des virages, nous introduit dans ce Pays perdu, qu'on croirait rêvé. La route, à un moment s'arrête, elle « se transforme doucement en lieu » : nous sommes arrivés. Là, les deux hommes apprennent la mort, le jour même, d'une jeune voisine emportée par la leucémie. La veillée funèbre et l'enterrement qui réunira les survivants des hameaux voisins conduisent l'évocation des hommes et des femmes qui vécurent ou vivent là. Pierre Jourde, dans cette galerie de portraits, adopte le regard d'un Chardin. Il peint au plus près, dans la crudité de la vie rude, sans embellir ni trahir. Le livre offre des pages d'une puissance parfois terrifiante, lorsqu'elles donnent aux hommes cette animalité auprès de quoi ils vivent.

Autour de la défunte, ce sont beaucoup de morts que les souvenirs convoquent : paysans auvergnats solitaires toute leur vie et mourant seuls, qui, comme Ritou « à exister si bas » étaient devenus les « génie(s) du lieu » ou qui, tels, la mère Gazam « avai(en)t fini par ressembler aux pierres ». Il est un hameau, non loin, où ne survit que Berthe qui « s'entoure de ses quatre-vingt-treize ans et des vieux microsillons qu'elle peut passer à fond, en chantant aussi fort qu'elle le veut » : elle ne dérangera pas les fantômes. On va d'un portrait l'autre, dans la crasse et la merde qui signent les lieux où quand « la saleté touche au grandiose, quelque chose en nous s'éveille, qui en cherche la chaleur ». L'écriture de Pierre Jourde est comme une langue qui vient fouiller de sa pointe le trou carié de la dent : le plaisir se mêle à l'effroi, et c'est avec fascination qu'on voit ces contemporains d'un autre siècle. Si l'on pense parfois à Pierre Michon dans ces vies minuscules, c'est pour noter qu'ici, l'auteur ne cherche pas à donner de la gloire à ses personnages. N'ayant pas peur du sordide, Jourde retrouve dans l'écriture « la sensation de l'intériorité », cette « expérience métaphysique et sale » qu'on éprouve enfant « lorsqu'on éventre un petit animal, et qu'on y trouve la matière première de l'univers, encore tiède, au lendemain de la création.»

Dans ce livre à la densité des pierres, d'où pourraient naître cent romans, la vie rude renforce la solidarité des villageois. Au premier de l'an, « on sort des maisons ivre de convivialité, les artères chargées d'une humanité resserrée autour (...) de l'alcool » comme pour fêter le fait d'avoir échappé, un temps encore, à la mort. Dans la fulgurance d'une phrase, Jourde tire l'épithète de ceux qui n'eurent pas autant de chance, ceux : « que le tourniquet du tracteur a happés par la manche », « les écrasés, les ébouillantés, les énucléés, ceux qui se pendirent d'ennui, ceux qui se firent sauter la tête d'un coup de fusil après avoir moissonné leurs propres enfants dissimulés dans les blés ». La montagne est emplie de ces histoires. Mais au coeur de cette France du très-bas, aux routes submergées par les bouses des vaches (« bêtes aux yeux de déesse et au cul chocolaté de merde »), Jourde trouve une lumière frêle, une fraternité muette, comme en ces pages où il dresse le portrait d'une étonnante aubergiste : Marie Croze. Dans ce cimetière, finalement, c'est la vie que l'écrivain révèle avec une attention que l'histoire du père, au final, explique. Un hommage sans condescendance. Un cimetière.

*Thierry Guichard  
Le matricule des anges*

# *Pierre Jourde - Pays perdu*

« Le cimetière et la croix marquent l'entrée du village ». Bienvenue à L., pays de l'enfant Jourde, de ses parents et grands-parents. Et bienvenue dans Pays perdu, un récit taillé dans le roc par un Jourde aujourd'hui universitaire, critique littéraire et écrivain. L., c'est presque une « illusion », un village qui se retire doucement de la vie. Ici, « on est dans le loin », comme hors du temps, hors de soi : « Dans mon esprit, dans ma mémoire, à chaque heure de mes séjours là-bas, je le soutiens en moi comme on aide à marcher un vieux parent dans les corridors d'un hospice, espérant qu'il demeure encore en lui un peu de lui-même ». Jourde s'accroche à son pays, passé et présent, nous le raconte par ceux qui l'ont fait, gens de la terre. Il y a les femmes : Adrienne, qui « incarne le travail acharné, le travail comme foi » ; Juliette, la permanente et la blouse à fleurs ; ou la tante dont le bavardage n'est que « le murmure du temps ». Et il y a les hommes : leurs visages « excessifs », leurs corps rongés par l'alcool, amputés par les accidents, et qui mangent comme ils travaillent, consciencieusement. L., c'est un monde magnifique et laid, de forces vives et de douleurs immuables, secrets de famille, haine, adultères, solitude et promiscuité. Pays perdu n'est pas un récit nostalgique, mais un cadeau. Rien qu'avec des mots et sans doute parce qu'il est encore un peu des leurs, Jourde donne vie à ces gens-là.

*Martine Laval, Télérama*

Avouons-le : même si nous avons apprécié son pamphlet *La Littérature sans estomac*, on attendait un peu Pierre Jourde au tournant de son prochain opus. L'écrivain serait-il à la hauteur du censeur ? Voici donc l'ouvrage, *Pays perdu*, un récit un brin nostalgique, un retour aux racines dans un village de montagne, à la recherche d'un père disparu. Cela donne un livre émouvant, totalement maîtrisé, et d'une écriture pleine d'une invention bien éloignée de ces afféteries qu'il dénonçait dans sa philippique.

*Marianne*

Le moment était donc venu de rappeler à notre Savonarole grenoblois que la critique est aisée et l'art, difficile. Seulement, voilà : ce retour au « pays perdu », dans un village de montagne oublié du temps, et sur les traces d'un père qui est mort meurtri, est un livre puissant. Le plus étonnant est que ce portrait d'une paysannerie d'autrefois accrochée, en équilibre précaire, aux parois du monde d'aujourd'hui, soit traité dans une prose savante et belle. »

*Jérôme Garcin, Le Nouvel Observateur*

Dans une prose en relief, Jourde célèbre l'obscur ; avec des accents gracquiens, il observe un monde condamné depuis ce balcon en montagne. *Pays perdu* prouve qu'il y a une esthétique de la laideur comme il y a une grandeur de l'oraison funèbre et une jubilation de l'effroi. Cela s'appelle la fidélité

*Jérôme Garcin, Le Nouvel Observateur*

Un paragraphe lui suffit pour chacun de ses personnages croqués sur le vif, et leur procure la densité que l'on admire sous la plume de certains mémorialistes. Et chez Jouhandeau, grand collectionneur des originaux de chef lieu de canton qu'il introduisait en majesté dans la littérature par la grande porte du style. [...] C'est, en apparence, un récit autobiographique, mais la finesse psychologique qui s'y déploie est telle et si habile le suspense à propos d'un secret révélé à la fin seulement que le lecteur imagine une fiction. [...] Les paysans de M. Jourde semblent descendus de ces tableaux de Louis Le Nain, qui sont au Louvre, et qu'admiraient tant Giacometti. Et la noirceur du trait serait quelquefois insupportable si une compassion sous-jacente ne

# Pierre Jourde - Pays perdu

la rachetait pas. [...] Il y a aussi, pour contrebalancer le désespoir, le ravissement qui s'empare de l'écrivain devant des paysages où la désertion par l'homme favorise l'éclosion de beautés supplémentaires. La phrase en tire un surcroît de force, tout comme le portrait en filigrane du père parachève l'humanité d'un récit qui, de ce point de vue-là, n'a pas eu cette saison beaucoup d'équivalents [...]

*Angelo Rinaldi, Le Figaro*

Là où d'autres auraient cédé à la facilité du minimalisme pour rendre un monde rural isolé, défaisant le langage en dialogues hébétés et paysages de cartes postales, Pierre Jourde, lui, burine. En sculpteur d'un monde reclus, il travaille le bois (des cercueils, des arbres), la chair (des travailleurs et de la vieillesse) et surtout, il veut s'acquitter d'une dette envers son Pays perdu avec la plus grande honnêteté. Que reste-t-il du pays qui nous a vu naître et que l'on a quitté ? Comment faire face à la « fausseté essentielle de la mort » hors de la culpabilité ? La langue est parfois un peu âpre, elle interroge, elle parcourt. Mais elle s'ajuste immanquablement pour trouver peu à peu son bel équilibre entre la vie et la mort, le vécu et le manque, le souvenir et l'oubli. [...] Pierre Jourde rend aux défunts leur présence, sculptant « le travail du corps persistant dans la vie ». Evoquant les morts qui ne viendront pas à l'enterrement de la petite Lucie, c'est tout un peuple de fantômes qu'il fait renaître. [...] Même entamée par la mort, matière de la vie, la terre et les corps des paysans restent gravés sur chaque page de ce texte marmoréen, comme la trace indélébile d'un homme parti qui reste éternellement fidèle.

*Arald*

Pas une once de moquerie là-dedans, pas de sarcasme chez Jourde, prof de fac, fils de paysans. Ces gens-là sont les siens. La crasse, la solitude, les corps cassés touchent ici au grandiose. L'écriture magnifie un monde finissant de casse-croûte, de verres de gnôle, de litres de rouge étoilés, de papier tue-mouche aux « minuscules agonies », de mégots de gitanes maïs. Aucune nostalgie, « pas de haute antiquité ni de noble mémoire » à célébrer. Pour ce voyage au bout de la campagne, le ton n'est jamais glacé, toujours prêt à la déconnade. Voilà un livre puissant, au style dense comme du basalte, jamais étouffant, creusé entre la parole et le silence, la jubilation et l'effroi.

*Frédéric Pagès, Le Canard enchaîné.*

Ce n'est pas le néant, même s'il lui ressemble dans ce Cantal tragique et aride. La mort ici aussi succède à la vie. Aucune gloire, peu d'action, seule une vérité mise à nue, une fraternité muette, une fidélité, une fascination pour ces êtres vivant dans un autre monde, dans un autre siècle. Le narrateur reprend les contours du parcours, peint ses protagonistes au couteau, fait le tour du voisinage et de ses liqueurs. Une galerie de portraits savoureux et nostalgiques, sans embellir ni trahir, dans la crudité de la vie rude. Pierre Jourde dispose un linceul en signe de respect envers ce passé terreux bientôt enterré. Il en dit une dernière messe, une messe à sa façon : pudique et cruelle. Si loin des formules et des autres, chaque détail compte. Un voyage un peu sombre, délicieux par moments, attachant aux accents gracquiens. Sans concession, et dans une très grande maîtrise littéraire où chaque phrase tombe juste, l'auteur rend hommage à la vie, aux morts, à leurs fantômes.

*Pascale Arguedas*

# Pierre jourde - Pays perdu

## Avis des lecteurs

★★★★★ - *Tant de beauté !, 7 juillet 2007 par B. Lenoir-Welter*

Ce livre est un régal, un vrai plaisir des sens. Je n'aurais jamais imaginé qu'il fût possible d'incruster d'autant de fins bijoux une histoire somme toute très banale. C'est un pur exercice de style qui ravira les amateurs de littérature - avec estomac. Curieux d'ailleurs qu'un livre aussi beau ait pu susciter autant de rancoeurs... Quoi qu'il en soit, merci Monsieur Jourde pour ce bonheur d'avoir lu et relu «Pays perdu».

★★★★★ - *Vision noire d'une campagne en disparition, 19 juillet 2008 par L. Pierre «pedro73»*

Il fallait oser! Il faut préciser qu'on a ici affaire à un grand écrivain ayant une vision très pessimiste de l'humanité (comme le montre un autre de ses ouvrages sur le milieu enseignant «Festins perdus»).

Cela dit : on est pris viscéralement par ce court roman montrant l'âpreté et la rudesse du monde agricole de moyenne montagne, un monde en disparition où essayent de survivre quelques personnages fermement accrochés à leur terre.

Il y a quelques passages poignants sur l'omniprésence de la merde en milieu rural (avec une étude d'anthologie sur les bouses de vaches) et les ravages de l'alcoolisme.

★★★★★ - *Difficile à avaler... mais ça vaut la peine., 19 juillet 2007 par P. Marc*

Ce texte très riche dit l'alcoolisme, la merde, la crasse et la mort tels que vécus dans un département français, avec une impression persistante d'intemporalité. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, mais il le faut. Encore faut-il être à même de les lire, et de les admettre.

★★★★★ - *Un chef-d'œuvre, avec un sujet original, 28 mai 2009 par Elisabeth Lepidi*

Le voyage intérieur se poursuit inexorablement dans ce pays montagneux du bout du monde. Le titre du roman, en apparence si simple, si peu engageant, avec sa triste couverture, loin de nous

perdre nous fait pénétrer dans un monde qui dévoile tout ce que nous avons ignoré ou oublié en faisant ressusciter un passé que l'on croyait enseveli ou qui n'avait peut-être jamais existé véritablement, cachant lui-même d'autres strates, d'autres palimpsestes encore plus mystérieux et inquiétants.

Les choses les plus insignifiantes deviennent «un opéra fabuleux». De la laideur et de la crasse, de cet alcoolisme et de cette brutalité, d'un coin d'ombre ou d'une éclaircie, tandis que surgit, à l'improviste, un souvenir rapporté par le narrateur, de toute cette «tristesse» parfois «majestueuse» naît une beauté singulière qui nous étonne et qui nous délecte.

Les portraits de villageois et villageoises, sortes de petits santons disposés tout autour d'une crèche provisoire et désaffectée, sont des chefs-d'œuvre en miniature. Le silence glacé qui règne, parfois, ou se disperse, quand la mort vient s'abattre avec injustice sur une jeune fille, fait sortir de leur tombeaux vivants des êtres qui s'animent, de curieuse façon, et qui nous émeuvent. Nous sommes dans le funèbre, mais le funèbre dont les feux follets n'ont pas fini de courir ici et là, pour révéler des secrets d'outre-tombe, qui semblent avoir choqué la plupart des habitants de ce village, après la parution du livre de Pierre Jourde.

La musicalité et le phrasé, ciselés par la main d'un orfèvre génial, nous laissent dans l'émerveillement que nous éprouvons au Louvre, devant les sculptures ou les tableaux des plus grands maîtres. Pays perdu - où chaque mot est médité et profondément recherché, à la manière de Flaubert - est un chef d'œuvre, un acte de pur héroïsme et de liberté d'écrivain. Il aurait manqué à la littérature contemporaine, à la littérature universelle, s'il n'avait pas été écrit. Merci, Monsieur le Professeur. On ne vous oubliera jamais.

# Pierre Jourde - Pays perdu

## *Littérature contre journalisme* *Réponse à Marc Villemain, Le Magazine des livres*

Marc Villemain le rappelle, il a été la cible du Jourde et Naulleau. Il ne nous en tient pas rigueur, et il faut lui en savoir gré. Le texte, bienveillant, qu'il consacre à ce que l'on appellera l'affaire de Lussaud pose des problèmes intéressants. On regrette d'autant plus certaines approximations.

Ainsi, brocarder un écrivain très puissant et très influent, ce serait être un « flicard ». La satire est assimilable à une opération de police. Mais lorsque l'écrivain puissant use discrètement de ses relations pour faire interdire tel article impertinent, là, ce n'est pas de la basse police, bien sûr. Passons. Passons également sur Bourget, dont les accablantes platitudes pourraient convenir à peu près à n'importe qui. Passons sur les petites inexactitudes : ce ne sont ni tous les personnages, ni tous les habitants de Lussaud qui ont mal réagi à Pays perdu, loin de là. La plupart des agresseurs ont d'ailleurs reconnu n'avoir pas lu le livre, lequel comporte beaucoup plus de tendresse que de duretés. Passons sur le fait qu'une quatrième de couverture n'est pas forcément rédigée par l'auteur, qui ne se désigne donc pas lui-même comme « tonton flingueur ».

Venons-en aux points essentiels, et d'abord la question de la morale. Je ne vise nullement à édifier ni à moraliser quoi que ce soit. Je me suis contenté, dans certains textes, de me moquer, soit de styles patauds ou grandiloquents, soit de l'écart comique entre une affectation de déontologie et de sérieux et des flagorneries poussées au grotesque. Je crois à une éthique littéraire, en effet, mais certainement pas à une illusoire et dangereuse pureté des mœurs. On sait que la république des lettres est une république bananière. Mais ce sont ses notables y tiennent le discours de la vertu, et il y a là de quoi s'amuser.

L'analyse de Marc Villemain repose en grande partie sur l'idée selon laquelle j'adopterais une posture « victimaire ». L'attitude de victime serait, dans mon cas, un « trait saillant de la personnalité ». Marc Villemain y ajoute un vague pathos sur l'« indicible » de la « souffrance intime ». Sa pénétration psychologique est ici d'autant plus remarquable que je ne me souviens pas de l'avoir jamais rencontré.

Il faut donc supposer que Marc Villemain est spécialiste de la psychologie sur textes. Cette discipline, assez proche de la psychologie de comptoir, est devenue très répandue chez les journalistes. La littérature n'est plus présentée que comme le produit d'états d'âmes et de traits de personnalité. Reste que la psychologie de comptoir exige tout de même un minimum de cohérence : un « tonton flingueur » peut-il aussi avoir une personnalité de victime ? Lino Ventura cachait-il, au fond de lui, une âme de pauvre chien battu ? Mystères de la psychologie de comptoir... D'ailleurs, à ce compte, une femme qui porte plainte pour viol, un journaliste qui dénonce un cas de censure peuvent, eux aussi, se voir répondre : « est-ce que vous n'auriez pas une mentalité de victime ? ». Bref, la protestation, le combat ou l'ironie, c'est tout de même un peu pathologique.

Marc Villemain emploie l'expression « se plaindre de », devenue un cliché pour désigner tout ce qui est de l'ordre de la satire ou du pamphlet. Elle permet utilement de faire passer la critique pour une sorte de plainte à usage personnel, et donc d'en réduire la portée. On ne voit pas bien le rapport entre des moqueries adressées à Angot ou Sollers, des piques à l'adresse de l'avocat de Josyane Savigneau, des quolibets envers Edwy Plenel, et le gémissement pathétique qu'adresse la malheureuse victime à son bourreau. Lorsqu'on s'attaque au Monde, aux prix littéraires, à Lévy, à Sollers et qu'on est aussi écrivain, il est préférable de n'avoir pas un tempérament de victime. On aurait, sinon, quelque difficulté à survivre.



# Pierre jourde - Pays perdu

S'agirait-il alors d'une posture victimaire face aux réactions engendrées par les textes ? Je rappellerai alors que je ne me suis jamais plaint de ces réactions. Je n'ai pas cessé au contraire de déclarer que, primo, je considérais comme normal qu'une satire suscite des réactions vives et fasse elle-même l'objet d'attaques, dès l'instant qu'elles étaient ouvertes, que, secundo, la grande majorité des articles consacrés à mes livres leur était favorable, et enfin que, tertio, ma carrière de romancier n'avait pas eu à souffrir, bien au contraire, de mon activité de satiriste. Je ne me plains donc de rien, et ma personnalité victimaire n'est, je le crains, qu'une construction de l'imaginaire de Marc Villemain, qui a tendance à confondre humour et déploration élégiaque.

En revanche, j'ai en effet eu à constater qu'un ouvrage de satire littéraire pouvait susciter quelques interventions discrètes destinées à faire empêcher la publication d'articles trop favorables, à faire pression sur des organisateurs de manifestations, etc. Il ne s'agit pas là de « fleurets mouchetés ». Naïvement, je ne croyais pas cela possible, avant de constater qu'il s'agissait d'une pratique banale. J'ai donc écrit, avec Eric Naulleau, *Petit Déjeuner chez tyrannie*, qui n'a rien d'une plainte, mais qui dénonce la bêtise et la veulerie de certains journalistes littéraires, ainsi que la banalisation des tentatives de censure. Si l'on en croit Marc Villemain, toute critique, même la plus âpre, a quelque chose du sanglot, et tout satiriste est affecté d'une personnalité de Caliméro. Je vais profiter de l'occasion pour lui livrer un scoop. J'ai reçu, chez moi, il y a quelques mois, un journaliste du Monde qui devait me consacrer une page-portrait. Trois jours plus tard, le même journaliste m'a téléphoné, assez gêné. Des journalistes du Monde des livres étaient intervenus pour faire supprimer cette page-portrait, qui n'a donc jamais été publiée. Je ne m'en suis pas plaint, et ne m'en plains toujours pas. Il y a là de quoi sourire plutôt que fondre en larmes. Mais de tels petits faits sont instructifs, et il n'est pas forcément mauvais de les rendre publics.

ce qui concerne les événements de Lussaud, je n'ai pas porté plainte pour la liberté d'écrire. Je regrette d'avoir à le dire, car la chose eût été plus flamboyante et plus facile à soutenir. La réponse à la question que pose le titre de Marc Villemain est sans équivoque : Justiciable, pas écrivain. J'ai toujours été très clair sur ce point, refusé la caricature « un écrivain contre des paysans », et dit très explicitement, à plusieurs reprises, ce que j'attendais de ce procès. Il suffisait d'écouter. Il n'y a d'ambiguïté que pour ceux qui veulent en mettre. Dans cette affaire, la liberté d'écrire n'est pas sérieusement en cause. L'écrivain a d'ailleurs un accès aux médias plus aisé que les paysans. Cette bagarre ne m'empêchera pas d'écrire quoi que ce soit. Elle aurait pu causer mort d'homme, d'un côté ou de l'autre, handicap d'enfant, mais elle n'a pas le pouvoir d'empêcher une publication. C'est l'habituel effet pervers inverse qui est vrai : si un livre est associé à un fait divers, il se vend mieux, et Pays perdu doit malheureusement une partie de son succès à la réaction absurde d'une poignée de gens.

Je n'aurais d'ailleurs pas porté plainte du tout si il ne s'était agi que d'une simple bagarre de village opposant des adultes. Cela aurait été presque abusif, même si je n'ai fait que me défendre : je m'en suis tiré indemne, et les blessures graves ont affecté mes adversaires – lesquels, je le rappelle, ont tenté d'en tirer parti pour me faire condamner. De sorte que si je n'avais pas porté plainte, je risquais fort une condamnation pour coups et blessures. Eh oui, parfois les choses ne sont pas littéraires, elles sont bêtement, très bêtement concrètes. En outre, une absence de condamnation des agresseurs aurait rendu beaucoup plus difficile le retour de ma famille dans un village où elle est implantée depuis plusieurs siècles, et auquel elle est profondément attachée.

Mais il y a plus important. Lorsqu'à six personnes on lance des pierres, qu'on met en sang un enfant d'un an, qu'on traite de « sales bougnoules » des adolescents métis, il me semble que la justice est concernée. Des enfants agressés de cette façon ont besoin, pour absorber le traumatisme, que leurs agresseurs soient condamnés. Se porter partie civile, dans ce cas, ne consiste pas à adopter une quelconque posture de victime

# *Pierre jourde - Pays perdu*

pour la galerie, mais tout simplement à exiger que justice soit rendue. Elle l'a été. On peut trouver que deux mois avec sursis, ce n'est pas très sévère. Si un groupe de hooligans avait lapidé des enfants antillais à la sortie d'un stade en les traitant de sales négros, il y a gros à parier que le tribunal aurait été plus ferme. Le paysan, on le méprise un peu, c'est un brave bougre qui ne trouve pas ses mots, mais ça reste un peu tabou, c'est du vrai, de l'authentique, ça ne peut pas être tout à fait mauvais.

En fait, peu importe la relative indulgence de la condamnation. C'est le discours journalistique qui, sur cette affaire (on aurait envie d'ajouter comme d'habitude) a fonctionné à l'approximation, au sensationnel et au cliché. Lorsque l'on est mêlé à des événements publics et que l'on voit ce qu'en font les journalistes français, on est accablé par le mépris quasi-général des faits, l'usage fantaisiste du langage, l'amour immodéré des stéréotypes.

C'est moi qui ai pris l'initiative, au lendemain des événements, de donner un entretien au Nouvel Observateur. Je l'ai fait parce que je craignais que l'affaire soit considérée par la justice comme une simple altercation de village et n'aboutisse à rien, et aussi pour éviter que l'on raconte n'importe quoi. Sur ce point, j'ai échoué. Je ne me prétends pas victime des journalistes, je ne dis pas que leurs articles étaient hostiles, mais je maintiens que, dans leur majorité, ils ont, encore une fois, avec toutes les informations à leur disposition, caricaturé les faits, quand ils ne les ont pas complètement dénaturés. Parfois, cette caricature pouvait d'ailleurs être à mon avantage, comme certains articles sur La Littérature sans estomac ont été positif et caricaturaux (en présentant un provincial vengeur à l'assaut du Paris corrompu, par exemple, ce qui est à la fois favorable, faux et idiot).

Pour certains, un auteur a été lynché par ses personnages. Forcément : un intellectuel ne peut que se faire massacrer par de solides paysans. Favorable, mais faux, c'est plutôt le contraire qui s'est produit. Mais le cliché a ses exigences, qui sont plus fortes que les faits. Pour d'autres, Paul Anglade s'est trouvé mêlé à la bagarre. Tous les témoignages, dont ceux de certains de ses complices, attestent qu'il l'a volontairement déclenchée. Mais le patriarche (joie des expressions toutes faites...) ne peut être qu'un brave homme, au fond. Aucun article ne relate les déclarations contradictoires et confuses des prévenus, leurs mensonges, leur refus de regretter les blessures faites aux enfants, leur tentative de m'accuser d'avoir attaqué avec une arme. Tout ce qui reste de ces mensonges, c'est que les pauvres gens n'ont pas les mots. C'est là une forme de mépris envers mes adversaires, que je ne partage pas. Ils sont intelligents, et savent très bien faire le pauvre paysan. Le journaliste n'attend que ça, tout heureux de prendre la comédie pour la réalité. C'est aussi reprendre la ligne de défense de Paul Anglade, qui laisse entendre, pour couvrir ses mensonges, qu'il ne sait pas s'exprimer, alors qu'un écrivain sait mettre la justice de son côté. Pourtant, ce sont les témoignages de paysans comme la doyenne du village qui ont permis d'établir la culpabilité des agresseurs. Je n'irai pas plus loin dans la liste des approximations, elle serait trop longue.

Il ne s'agit pas non plus d'écarter totalement la dimension littéraire, même si, encore une fois, elle n'est aucunement à l'origine du procès. La question de la possibilité d'écrire certaines choses, aujourd'hui, reste posée. Marc Villemain fait erreur, d'ailleurs, lorsqu'il pense que Pays perdu est le seul livre à avoir suscité une colère paysanne, même si dans ce cas précis elle a dépassé les limites admissibles. Richard Millet, Marie-Hélène Lafont, Joëlle Guillaud, bien d'autres, ont subi des attaques verbales, voire des menaces. Notre époque, en dépit de sa prétention à être « libérée », est tout aussi conventionnelle et frileuse que les autres, selon d'autres modalités et sur des points différents. La critique, spécialement dans le domaine culturel, est sans doute plus difficile qu'elle ne l'a jamais été. Le scandale devient un moyen de défense contre elle : il permet d'en dénaturer le sens dans une caricature à sensation.

# *Pierre Jourde - Pays perdu*

Au-delà de cette question de la critique, notre société, Marc Villemain le relève à juste titre, a développé une hypersensibilité telle qu'il devient impossible, sur telle catégorie sociale, même pas de critiquer, mais de dire quoi que ce soit qui échappe aux stéréotypes attendus. La société s'est divisée en micro-secteurs qui interdisent tout propos ne reproduisant pas l'image qu'ils entendent donner d'eux-mêmes. Car tout est dans l'image, une image propre, contrôlée, conforme à ce qu'on voudrait que les choses soient. La paysannerie ne peut plus supporter, en termes d'image, que celle, insipide et désuète, que lui renvoie la littérature de terroir. Il est impossible s'aventurer à parler librement des Bretons, des communistes, des banlieues, des musulmans, des gendarmes, des jeunes, des vieux, des rappeurs, des homosexuels, des infirmières, des cyclistes, des crucibervistes sans susciter les réactions scandalisées d'un comité de défense. En ce sens, la littérature reste une lutte, et peut-être le dernier recours qui nous reste contre l'effacement du réel auquel se livre le tout-puissant discours journalistique.

Je ne lutte pas en priorité contre l'interdiction physique d'écrire, mais contre la déformation, d'abord des choses, ensuite du sens des textes qui tentent de les appréhender. Ce qui s'est passé à Lussaud a mis en jeu des éléments très complexes, que seul un texte littéraire pourrait démêler. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la littérature justifie tout. L'éthique y est inséparable de l'esthétique. Si un roman viole l'intimité de personnes réelles par simple appétit de scandale, et par ce goût contemporain de l'exhibition qui constitue le degré zéro du réalisme, c'est à la fois une mauvaise action et un mauvais texte, parce qu'il ne produit pas d'autre sens que l'exhibition. J'ai tenté de faire en sorte que le peu que j'ai montré de la vie privée de certaines personnes soit toujours relié à une réflexion sur la possibilité de l'intimité dans une communauté paysanne, sur la place des handicapés, sur la mort, etc. Cela ne me dédouane pourtant pas entièrement, je le sais, et la représentation littéraire de vies réelles demeure une violence.

La littérature est pour moi une quête difficile, sans fin, de la réalité, au sens que Proust donnait à ce terme. Voilà pourquoi je considère mon travail d'écrivain comme de l'anti-journalisme. Il ne s'agit, en aucune manière, d'« édifier ». Il s'agit, en écrivant de rendre au réel ses droits, contre ce pseudo-réel envahissant, parasite des consciences, que crée le discours journalistique, avec son langage pauvre, ses mimétismes, ses formules convenues éternellement réitérées, sa sensiblerie, sa veulerie, ses euphémismes et ses stéréotypes. La littérature a pour fonction d'informer le réel de sa force et de complexité. C'est en ce sens que l'écrivain est responsable.

*Pierre Jourde*